AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE.



Napoléon Buonaparte, écrivant ses amours, dans l'Ile d'Elbe.

AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE,

PAR M. LE BARON DE B***,

Auteur du Précis historique, des Amours secrettes de Buonaparte et de sa Famille; de la Vie de l'ex-Ministre Carnot, et des Amours et Aventures du Vicomte de Barras.

CINQUIÈME ÉDITION,
revue et corrigée.

TOME IV.

PARIS,
CHEZ GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 13, PRÈS LE PONT ST-MICHEL.

ET A BRUXELLES,
Même Maison de Commerce, Marché au Bois, n°. 1310.

M. DCCC. XVII.

(2230)

Nathan Appleton
Jan 24, 1891



AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE.

J'ALLAIS donc partager le lit d'une jeune beauté ! Fanny venait de m'en donner l'assurance ; j'étais ivre de bonheur et d'amour. L'ambition, reléguée pour un moment dans un coin de mon être, me laissait tout entier aux doux espoir de la volupté. Ce jour fut celui des grâces ; je ne crois pas, durant le cours de cette journée, avoir renvoyé quelqu'un mécontent. Je m'aperçus que ma joie se communiquait aux personnes

qui m'entouraient ; le coloris de la contrainte n'était point aussi marqué sur le visage des courtisans. J'aurais desiré être toujours aussi affable, mais la trempe de mon caractère, et le besoin de mettre la distance du respect entre moi et mes sujets, m'interdisaient le doux plaisir d'inspirer la confiance et l'amitié. Ce fut de tout tems un des chagrins attachés à la couronne : heureusement que j'étais de nature à le sentir beaucoup moins que tout autre.

Enfin, il est dix heures ; le frissonnement du timbre s'est prolongé dans tout mon être. Je vole chez Fanny, j'arrive, je la vois ; non, jamais femme n'apparut plus belle à mes regards. C'était bien le maître du monde que l'on attendait ; les

appartemens étaient richement éclairés, les parfums brulaient dans des cassolettes, et des fleurs odoriférantes embaumaient le local; je sus bon gré à mon amante de ces légères attentions. « Que pouvais-je ménager, me dit-elle, pour embellir l'asile où je vais former des liens qui feront ou le bonheur ou le malheur de ma vie? Ah! Sire, plus le moment approche, plus je sens mon courage m'abandonner; je me repends de ma faute, même avant de l'avoir commise; je voudrais ou ne point faire le sacrifice, ou l'avoir fait depuis longtems : indécise et décidée, tremblante et hardie, ambitieuse d'un titre et redoutant le recevoir; je suis dans un état difficile à concevoir. — Cette incertitude, chère amie, vous fait hon-

neur et ajoute aux charmes de votre possession : venez sur mon sein, reprenez-y le calme et la sérénité; que le plaisir et l'amour ombragent ce front où je déposerais la vie, si chaque baiser que je vous donne était une portion de mon existence. » Dorothée était alors dans mes bras; des baisers sans nombre voltigeaient et sur ses lèvres et sur son front; l'incarnat d'une voluptueuse émotion était dans tous ses traits, son sein palpitait avec violence, une larme roulait dans son œil; un baiser de feu rencontra sa bouche, je la vis à-la-fois trembler et pâlir. C'était l'instant du bonheur: je voulus le mettre à profit. Une légère tentative fit tout à coup sortir Fanny de sa douce léthargie. « Sire, par amitié, me dit-elle, par amour

n'exigez rien à l'instant ; mettez un prix à vos caresses en consentant à ne les prodiguer que dans l'ombre. » En disant ces mots, elle s'échappe légèrement et sonne une de ses femmes.

Il fallut bien m'en tenir à ces légers préludes ; le souper fut charmant ; les domestiques renvoyés, nul importun. Nous étions dégagés de tout cérémonial : mon amante me servait la poularde froide, et moi je versais le tokai dans son verre. L'amour s'était glissé dans la liqueur et dans les mets ; je ne fis jamais un aussi bon repas. Dorothée s'enhardissait par degrés ; il est vrai que je remplissais souvent les coupes. Une légère pointe de vin est, peut-être, un des plus sûrs talismans de l'amour. L'âme et les

sens d'une belle, stimulés par la liqueur d'un jus fumeux, éprouvent une métamorphose toujours favorable aux desirs de l'amant. Le cours des idées n'est plus le même; la pudeur et la honte font place à d'aimables libertés, et bientôt le jeune ami reçoit le prix de ses soins. Amans mal traités des refus d'une belle, n'oubliez rien pour l'entraîner dans un repas; là, au milieu d'une douce conversation, versez-lui force liqueur; imperceptiblement vous la verrez s'attendrir, et bientôt la cruelle qui, en entrant à table, ne vous aurait pas laissé toucher le bout de son doigt, ne vous refusera plus rien au dessert.

Pour la première fois de ma vie, je faisais ces douces épreuves. Dorothée était devenue tout à coup

vive et sémillante; l'aimable gaîté avait remplacé la contrainte : sa figure avait pris l'expression du desir et de l'amour. Une foule de ses saillies me fit apercevoir qu'elle maniait assez bien l'arme du ridicule. Comme je lui servais un morceau de pâtisserie, je la vis réfléchir un moment, et sourire ensuite : je la pressai de m'en dire la cause. « Ah! me dit-elle, c'est une folie qui me passe par la tête : cependant je veux bien vous en faire part. Je souris à l'idée d'un tableau dont le sujet, sans doute, intéresserait tous les regards : c'est notre aimable pique-nique : Napoléon Buonaparte, empereur des Français et roi d'Italie, en tête à tête avec une jeune Irlandaise, et lui servant lui même la croûte de pâté, serait une concep-

tion originale et riante. Je ne dis pas que, quelque jour, je ne la mettrai pas à exécution. » Je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée de Fanny : je la défiai de traiter ce joli sujet. « Patience, me dit-elle! je pourrai, dans quelque tems, charger ma palette en votre honneur. » Fanny, dont le tokai commençait à brouiller les idées, se leva de table : nous nous trouvâmes bientôt sur l'ottomane. Mon amante avait besoin de se reposer; ses beaux yeux se fermaient presque malgré elle; les caresses que je lui prodiguais, et l'état où je l'avais mise, ne lui laissaient plus la force de me résister. Quel plaisir m'était alors offert, même avant d'obtenir les dernières faveurs! Pour un monceau d'or, je n'aurais pas cédé le nouvel emploi

auquel je me destinais. Dorothée avait besoin d'une femme de chambre; j'allais lui en servir. Novice dans l'art d'enlever adroitement les atours d'une belle, ma gaucherie et mes distractions prolongeraient le plaisir de contempler les beautés de ses proportions. Je détache le voile qui couvrait le sein de Fanny : elle veut s'y opposer; mais, vains efforts, il était déja loin d'elle. Je ne décrirai point l'émotion que j'éprouvai à la vue des deux globes que je venais de découvrir. Sans être d'un très-fort volume, aucune de mes amantes ne m'en avait offert d'une pareille dimension : j'osai le couvrir de baisers. L'impression que j'éprouvai faillit à me devenir funeste ; je fus obligé de m'asseoir à côté de Fanny. Je laissai passer cette crise voluptueuse ;

un peu plus calme, je ne voulus point m'exposer à l'analyse des autres charmes de mon amante : bientôt elle n'eut plus que le dernier voile. L'idée de sa nudité la sortit un moment de sa douce léthargie. La biche est moins légère; Fanny était sous les draps que je la croyais encore à mes côtés. Une trop belle place m'attendait ; je n'eus pas la patience de me déshabiller tranquillement ; je déchirai la moitié de mes vêtemens : en deux minutes, j'oubliai que j'avais pressé dans mes bras une foule de femmes adorables. Fanny, sans doute, plus voluptueuse, plus enivrante et plus fortement constituée que les femmes qui l'avaient précédée, renvoyait à mes fibres une portion des voluptés dont elle était embrasée. Ce n'était point avec elle

l'effet d'une imagination vivement excitée ; c'était un entraînement irrésistible ; c'était un torrent qui me roulait malgré moi dans un océan de délices. L'éclair fut si rapide, et l'effet en fut si décisif, que totalement épuisé du premier sacrifice, un engourdissement moitié épileptique, moitié voluptueux, m'endormit à côté de l'autel. J'étais, depuis plus de quatre heures, plongé dans ce sommeil pénible et forcé, lorsque je me réveillai couvert de sueur. J'eus la preuve que j'avais éprouvé une de ces crises auxquelles je suis sujet depuis l'atrocité de ma cruelle compatriote. L'état de faiblesse dans lequel je me trouvais alors, me faisait une loi d'en agir moins violemment avec Dorothée. Elle était toujours profondément

endormie dans les vapeurs du tokai et dans les secousses de l'amour. L'éclat des bougies, que personne n'avait encore éteintes, donnait en plein sur l'alcove. Considérer alors toutes les beautés secrètes de mon amante, fut le seul plaisir que je me donnai ; il en valut bien un autre.

Si l'aspect d'une belle femme endormie et sans voile, n'est pas le complément de la volupté, je prononce hardiment que c'en est le plus bel accessoire. Le sommeil vint me surprendre de nouveau au milieu de mes douces contemplations ; je m'y abandonnai d'autant plus volontiers, que je savais avoir besoin de réparer mes forces. J'avais mis trop rapidement, et d'un seul trait, la coupe du plaisir à sec ; Dorothée et moi, n'en n'avions point savouré

le nectar : c'était à son réveil que nous attendait ce bonheur.

Le jour commençait à poindre quand je me réveillai le premier : j'étais complètement rétabli ; la bouche et le sein de mon amante, encore endormie, appelaient mes baisers : je devais un voluptueux bonjour à tant de charmes ; mes lèvres se marièrent à celles de mon amie. L'odeur qu'exhale une rose est moins parfumée que l'haleine de Fanny ; j'aspirais ce souffle précieux, il s'éparpillait dans toutes mes fibres : je n'ai jamais réuni tant de plaisirs à-la-fois. La jolie dormeuse se réveille enfin sous le poids de mes caresses ; sa tête était appesantie : sa première idée ne fut pas que j'étais à ses côtés ; elle me regarde avec une espèce d'étonnement,

puis se cache sous les draps : et moi aussi je me cachai, mais ce fut dans ses bras. Tous les plaisirs que goûtent les mortels vinrent m'y assaillir. Fanny fut divine ; la multiplicité de ses caresses qui, dans tout autre, aurait fini par m'obséder, me fit éprouver les plus douces sensations. J'étais ébloui de ma nouvelle conquête ; je ne connaissais d'heureux instans, que ceux que je passais auprès d'elle. Je lui fis meubler un magnifique local ; sa mère fut logée séparément. L'intention de Dorothée fut d'envelopper nos liaisons du plus profond mystère : l'éclat le plus faible l'aurait sensiblement affligée. Son respect, ses attentions pour l'impératrice, s'accrurent en proportion de la tendresse qu'elle avait conçue pour moi.

« Au sein de nos mutuelles caresses, me disait-elle un jour, combien je suis heureuse de n'avoir point à me reprocher le malheur de votre épouse! elle n'ignore pas, sans doute, ce que je vous suis, mais au moins elle me rend justice. Elle a dit à madame de Saint-Marsan, qui voulait la pressentir sur mon compte: « S'il est vrai que mademoiselle Gebewortt ait des liaisons avec mon époux, je ne m'en suis point aperçue; je les révoque même en doute. Si le fait est vrai, cette demoiselle aurait donc bien du mérite; car jamais mon époux ne m'a témoigné plus d'égards.

« Oui, cher Buonaparte, il ne faut point affliger Joséphine; faites en sorte qu'elle ne s'aperçoive point du partage de votre cœur. Chaque

peine que vous lui feriez serait un reproche tacite de mon ingratitude. Je ne puis me dissimuler que je dois à sa généreuse protection le bonheur d'avoir été remarquée de Votre Majesté. »

C'était en me parlant ainsi que Fanny se glissait insensiblement dans mes confidences. Frappé de la justesse de son raisonnement et de la solidité de ses réflexions, je m'habituai peu-à-peu à lui parler des affaires d'état. Mon but n'était point d'en croire ses décisions, mais seulement de profiter de ses lumières. Un secret éternel devait régner sur les confidences qu'elle recevait ; je ne courais aucun danger et je trouvais beaucoup d'avantage à m'entendre dire la vérité ; chose que je ne pouvais rencontrer dans mes con-

seils. Cette façon d'être, avec Dorothée, eut été excellente, et je m'en serais bien trouvé, si cette fille, naturellement impérieuse, n'eût pris insensiblement trop d'ascendant sur moi. Quoi que je sois très-peu d'humeur à me laisser contredire, Fanny eut cependant le secret d'être souvent d'un avis contraire au mien, sans que je m'aperçusse que c'était toujours moi qui lui cédais. Elle seule aussi, dans tout l'empire, pouvait avoir ce secret, dont les suites sont réellement une tache à ma mémoire.

Avant de m'accuser, il faudrait savoir s'il était bien possible de résister à une femme belle comme un ange, qui descendait ses raisonnemens dans le fond de votre cœur avec le souffle d'un baiser. Fanny, plus belle de jour en jour, n'en

était que plus solitaire; elle ne se parait que pour moi, et rarement en public. Chaque jour je la trouvais nouvelle, et les baisers du lendemain avaient toujours quelque chose de plus suave que ceux de la veille. Elle avait pour maxime que la beauté la mieux finie n'était point un gage certain de la constance des hommes; aussi, jamais femme ne sut mieux se varier aux yeux de son amant. Plus d'une fois, en entrant dans son boudoir, ce n'était plus Fanny qui s'offrait à mes regards, c'était une jeune nymphe en désordre, encore toute émue de la poursuite d'un satyre; tantôt, c'était une jeune Irlandaise sous le costume élégamment bizarre de son pays; une autre fois, je voyais, mollement étendue sur un lit de

repos, une magnifique Géorgienne qui, se levant à mon aspect, dansait un pas voluptueux à la manière des habitans de Téflis. Je doute alors si la plus belle Circassienne aurait pu lui être comparée. C'était sous ce superbe costume que mademoiselle Gebewortt déployait le plus de majesté; avantage qu'elle devait à la beauté de ses formes et de sa taille. Qui n'eût point été agréablement surpris le lendemain, de rencontrer, à la place de la superbe Mingrelienne, une jeune et jolie villageoise, au bonnet plissé, au jupon court, au tablier gorge de pigeon? Cette belle enfant vous offrait ou des fruits ou des fleurs, mille fois moins attrayans que les deux boutons de roses fortement dessinés sous le fichu de la

belle : c'était avec d'aussi douces chaines que l'aimable Prothée me liait à son char ; c'était à l'aide de ces diverses métamorphoses que, tous les jours, je retrouvais une amante nouvelle ; c'était aussi au milieu de ces jeux multipliés de l'amour, que mademoiselle Gebewortt prenait, sur mes volontés, un empire dont plus d'une fois elle abusa.

Tout souriait alors à ses desirs ; elle était idolâtrée, et plus que nécessaire à me faire oublier les chagrins et les soucis inséparables d'un empire naissant. Bien souvent, lorsque j'étais mécontent, ou des dépêches que j'avais reçues de l'étranger, ou si quelques-uns de mes ministres et généraux avaient agi en sens contraire de mes intérêts, je volais dans les bras de Fanny : ses caresses rafraî-

chissaient mon sang, ma bile s'évaporait, et je devenais plus tranquille, plus capable de saisir les raisons qu'ensuite elle me donnait ; car elle avait toujours le secret de m'arracher le sujet de mon mécontentement. J'avouerai même facilement que je lui confiais volontiers certaines affaires qui demandaient la plus grande discrétion. Outre le calme que toujours elle portait daus mon cœur, je lui dois d'avoir souvent reconnu l'injustice d'un premier mouvement.

Le premier service de cette nature qu'elle m'ait rendu, fut relatif au baron de Stein, ministre de Prusse. Depuis longtems Oelsner, l'un de mes agens secrets en Allemagne, m'avait fait avertir que de Stein, alors avec le roi de Prusse à Kœnigsberg, correspondait continuel-

lement avec le prince de Wittgenstein, et qu'il était bien trompé s'il ne s'agissait pas de quelque chose contraire à mes intérêts. Ces avis, renouvelés souvent, finirent par exciter ma curiosité. Je crus que le moyen le plus expéditif serait de faire arrêter le porteur des dépêches du baron de Stein. En conséquence, Guillet reçu l'ordre de faire enlever le premier courrier du ministre de Prusse. Le coup fut habilement exécuté. Bientôt je fus au fait de la correspondance : on y censurait vivement ma conduite envers l'Espagne et la Westphalie. Stein sur-tout cherchait à convaincre messieurs Cobentzel et Stadion, ministres d'Autriche, et M. de Marcoff, ex-ambassadeur de Russie à Paris, qu'une nouvelle coalition contre la France

devenait inévitable ; que d'elle seule dépendait le repos de toute l'Allemagne ; qu'il fallait que cette coalition ne ressemblât en rien à celles qui l'avaient précédée. Tous les souverains qui en feront partie, était-il dit dans ces lettres, doivent s'engager, par un traité commun, à ne point se retirer de la coalition que le but d'icelle ne soit complètement rempli : c'était-à-dire, que les Français fussent totalement détruits ou repoussés dans leur patrie. On avait joint à tous ces détails un aperçu des grands moyens à mettre en œuvre pour mettre à fin ce grand projet. Venait ensuite un note de M. Canning, qui appuyait fortement les raisons du ministre prussien. Mais c'était avec tant d'insolence et en termes si injurieux contre ma per-

sonne, que ne tenant plus contre mon indignation, je fis les plus horribles sermens de tirer une éclatante vengeance de ces conspirateurs étrangers. J'étais alors maître d'une bonne partie de l'Allemagne; je pouvais anéantir la Prusse : je la laissais tranquillement respirer; et d'indignes ministres, au mépris des traités jurés, conspiraient sourdement ma ruine! C'en était trop à-la-fois pour bouleverser tout mon individu : le sang m'en vint par le nez et par les oreilles; ma tête était en feu, et des résultats affreux allaient s'ensuivre. Heureusement, les caresses de ma Fanny vinrent se retracer à ma mémoire. Je me fis conduire chez elle. J'entrai, furieux, dans son sallon : elle faisait de la musique, qu'elle cessa tout à coup, en me demandant quel démon

m'agitait ainsi. « Je suis, lui dis-je en écumant de rage, je suis trahi, vexé, déshonoré, menacé : par qui? par des hommes que je puis anéantir. Je le ferai, n'en doutez pas : oui, je le ferai; je veux le faire sans plus attendre. Donnez-moi de l'encre et du papier. » J'écrivis sur-le-champ un décret de proscription contre messieurs Cobentzel, Stadion et Marcoff, avec ordre à mes agens étrangers de ne rien négliger pour les saisir. Quant au baron de Stein et à M. Canning, je ne balançai pas à prononcer la peine de mort contre eux; j'autorisai tous les Français en Allemagne à courir sus. Dorothée, témoin de ma fureur, ne jugea pas le moment propice pour m'en demander la cause. Elle se mit à son piano, et bientôt il en jaillit des

sons harmonieux, auxquels vinrent se joindre l'éclat et la fraîcheur de sa voix. Mon courroux fut tout à coup suspendu par les charmes de la musique et les heureux talens de la musicienne. Je me jetai doucement sur l'ottomane : mon visage était tout en nage. Fanny s'en aperçut, et vint m'essuyer, en me disant avec bonté: « Pourquoi, mon ami, vous faire ainsi du mal? croyez-vous être seul à l'abri des traverses humaines? — Mais, cher enfant, si vous connaissiez la noirceur.... — Allons, donnez-moi un baiser, recevez-en un autre, et calmez-vous; ensuite vous me parlerez de cette affaire; nous en raisonnerons paisiblement, et le mal n'est peut-être pas si grand que vous l'imaginez. » Tout en me parlant ainsi, Dorothée me prodi-

guait des caresses que je lui rendais avec usure. Un calme bienfaisant se glissait dans tout mon individu ; le baiser d'amour avait dissipé les principes de ma fureur. « O mon ami ! me dit mon adorable maîtresse, que tu dois souffrir, lorsqu'en proie à de pareils transports, il n'est plus en ton pouvoir de les réprimer ! Cependant, Buonaparte, il ne tiendrait qu'à toi de ne point t'abandonner aux torrens de ta bile. Evite toutes les occasions qui peuvent ainsi t'émouvoir ; renvoie à tes conseils, à tes ministres tout ce qui pourrait t'aigrir le sang, et te livrer à des transports que tu ne puis maîtriser. Si les pièces communiquées sont de nature à compromettre ou ta dignité, ou les intérêts de tes peuples, tes conseils te sont

assez dévoués, et tu les verra soudain prendre de sages mesures contre tes ennemis. Ainsi, mon ami, l'état n'en souffrira point, et la santé du monarque sera moins exposée. J'ai connu un célébre médecin qui, ne pouvant, sans perdre connaissance, voir faire une amputation, laissait le soin de cette pénible opération à la sagesse des chirurgiens, et ne se trouvait ensuite au chevet du malade que pour suivre constamment sa blessure, et lui prodiguer toutes les connaissances de son art. Que Votre Majesté imite cet homme sensible ; chaque fois que vous supposerez quelque chose capable de vous trop affecter, confiez à d'autres le soin de l'examiner. Ce qui vous a mis aujourd'hui dans l'état où je vous ai vu, est sans doute d'une

extrême importance? Je suis assez votre amie pour vouloir le connaître. C'est, je crois, l'écrit que vous venez de tracer qui me donnera la solution de cette énigme! Montrez-moi ce papier. » Comme je faisais quelques difficultés de le lui remettre : « Méchant ajouta-t-elle, c'est pour avoir un nouveau baiser que vous faites le difficile; tenez, en m'enlevant subtilement le papier, tenez, en voici deux, puis deux encore. »

Quatre baisers de Fanny!... pouvais-je lui refuser quelque chose? sur-tout quand j'étais bien persuadé qu'elle n'abuserait point de ce qu'elle allait apprendre.

Avant d'avoir pris connaissance de l'arrêt que j'avais prononcé contre de perfides étrangers, Dorothée était

céleste et caressante ; la sérénité de son front et son badinage faisaient une heureuse distraction aux sentimens de vengeance dont j'étais dévoré. Quel changement subit ! Ce n'est plus cette folâtre amante, se jouant avec mes cheveux et couronnant mon front de baisers ; c'est une femme froide, imposante et sévère ; sévère plus que moi, lorsque dans mes conseils je fais tonner mes volontés. « Qui donc ai-je reçu dans mes bras ? s'écrie-t-elle en me lançant un regard énergique, tel enfin que nul homme n'eut osé m'en donner un semblable ! « Buonaparte, ce n'est pas vous qui avez tracé cet écrit ; vous le désavouez, j'en suis sûre. Qui le conçut dans un moment de colère, et qui n'oserait le rétracter, serait un barbare foulant aux pieds les

douces sensations de la nature, l'intérêt qu'inspirent les malheurs de la patrie, les droits des gens et ceux de l'humanité. O! non, cet être là ne peut pas être constamment en vous; je vous ai vu près de moi, doux, sensible, aimable et complaisant. La même bouche qui me dit si éloquemment ses mots si doux: Fanny, je t'aime, je t'idolâtre, ne saurait faire entendre ces mots terribles: Egorgez cet homme. La puissance, mon illustre ami, peut égarer un moment votre cœur, mais il m'est bien doux de croire que le calme de la réflexion vous ramène à de plus doux sentimens. »

Que venais-je d'entendre! sous quels traits affreux une main chérie venait-elle de me peindre? qui lui avait donné le droit de se prononcer

dans une affaire aussi grave? qui l'avait enhardie à s'exprimer avec tant d'audace? N'étais-je plus l'empereur des Français, le vainqueur de l'Europe? mon sceptre était-il passé dans ses mains? qui le lui avait remis? Demandes importunes faites tout à coup à moi-même, ne me fatiguez plus; votre réponse est dans mon cœur.

Oui, le port, la beauté, les charmes, l'enjoûment de l'insolente Fanny, ont métamorphosé mon être. Roi du monde, je vois l'univers à mes genoux, et le pied d'une femme me courbe sur la poussière! « Fanny, quel air circule dans ce local? Chaque fois que l'empereur des Français vient en ces lieux, son caractère reste à la porte; ailleurs, je ne suis plus le même; ailleurs,

je t'aurais brisée sur le parquet : ici, cruelle, je t'idolâtre et te pardonne. Dorothée, dites-moi, ô oui, dites-moi si je suis un barbare! — Oui, je vous le répète, cette épithète vous sera donnée par la postérité, si vous ne perdez le souvenir de ce fatal écrit que je ne crains point de lacérer en votre présence. »

Si ce dernier trait d'audace ne l'emporta point sur l'amour que m'inspirait la coupable, au moins il le balança. Je me lançai vers la porte et quittai l'insolente femme qui se faisait un jeu de me braver.

Rentré au palais, je fis appeler Fouché, pour le consulter sur les moyens de me venger des ministres étrangers qui conspiraient contre moi. A mon grand étonnement, Fouché ne partagea point la cha-

leur de mon ressentiment ; il entra dans des détails qui ne me plûrent pas, et je le congédiai.

La conduite réservée du ministre, dans une affaire qui me tenait tant au cœur, me fit réfléchir sur les procédés de mademoiselle Gebewortt ; sa société était une de mes plus douces consolations, et j'allais m'en priver! L'image de nos douces nuits vint se retracer à mon imagination. L'ensemble de sa personne, ses métamorphoses, et la variété de sa possession, toutes ces choses, dis-je, militèrent en sa faveur. Je finis par l'excuser à demi, en me persuadant qu'elle pouvait bien n'avoir point autant de torts que je lui en supposais. Fouché ne m'avait point satisfait ; je me proposai de raisonner plus librement de cette

affaire avec Dorothée. L'espoir de la revoir le demain et de la trouver moins coupable, me fournit un paisible sommeil.

Je me rendis, de très-bonne heure, chez mon amante; je n'avais plus rien des sentimens de la veille. « Peut-on entrer? dis-je en entrouvrant la porte de la chambre à coucher. —Oui, répond Fanny, si ce n'est pas le fougueux monarque d'hier. — Si c'etait encore lui? — En ce cas, s'il ne veut pas être vertement tancé, qu'il ne m'approche pas. » J'étais alors à ses côtés. « Avouez, chère amie, qu'il faut que vous soyez bien tendrement aimée, pour en passer par tout ce que vous voulez? — Oh! je profite de l'avantage magique de ce local. Ailleurs, m'avez-vous dit, vous n'êtes plus le

même, et je craindrais de vous aimer aussi franchement qu'ici; vous me briseriez sur le parquet. Voilà, je vous l'avoue, une phrase qui n'est pas trop rassurante pour l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. — Croyez-vous, Fanny, que vos procédés d'hier soient une preuve de votre amitié? En déchirant l'écrit que vous m'avez enlevé, avez-vous cru me rendre un service? — Si ce ne sont pas là les plus fortes preuves que votre jeune amante ne chérit pas seulement votre personne, mais bien encore votre gloire et votre réputation, je renonce désormais à votre tendresse. Si je n'attachais de prix qu'au bonheur d'expirer d'amour dans vos bras, ingrat, qu'aurais-je besoin de heurter vos volontés, de m'immiscer

dans une affaire qui n'est point du ressort de mon sexe? Que m'importerait, à moi, qu'un acte injuste vous déshonorât aux yeux de l'univers? parfaitement inconnue, je ne craindrais aucun reproche. Buonaparte, je suis jeune et belle, je suis aimée, je vous aime; vos bienfaits, sans m'avoir donné l'opulence, m'ont mise à même de figurer avec honneur dans la société. Le feu de vos caresses ne me laisse point le desir de la volupté; enfin, je suis heureuse au-delà de mes souhaits. Ne puis-je me borner à jouir paisiblement de mon bonheur sans m'inquiéter du vôtre! Buonaparte, je le pourrais, mais ne le veux pas; je veux, autant qu'il me sera possible, m'opposer aux torrens de votre pouvoir et de votre impé-

tuosité. Ah ! mon ami, qu'un baiser donné pour récompenser cette effusion de ma tendresse, ferait couler de baume dans mon âme? — Un baiser, chère Fanny ! en voilà dix. Je n'avoue point totalement tes réflexions, mais je ne saurais t'en refuser la récompense. »

Près de cette femme indéfinissable, je ne pouvais me définir. ; elle me rattachait sur son cœur tout en me donnant le sujet de m'en détacher. Enfin, les charmes attachés à notre réconciliation me déguisaient la faiblesse de mon indulgence. Dorothée me parut digne de me diriger dans l'affaire, sujet de notre démêlé.

« Oublions, lui dis-je, que nous nous sommes emportés l'un et l'autre. Mais, permets-moi de t'exposer l'infamie des ministres étran-

gers. Si j'ai tort, Fanny, je t'invite à me le dire. Ne crains plus mes emportemens : et puis d'ailleurs, tu sais trop comment les éluder.

« Conquérant de la Prusse, vainqueur de l'Autriche, en état de lutter avantageusement avec la Russie, hors des atteintes de l'Angleterre, je puis, à coup sûr, faire peser mes forces sur ces divers pays, et sur-tout, sur les deux premiers. Que fais-je ? J'arrête la marche de mes armées victorieuses, je conclus des armistices et jure des traités. Qu'en arrive-t-il ? Les mêmes hommes d'état, avec lesquels mes ministres traitent ouvertement tous les jours, s'excitent les uns les autres à réunir l'Europe contre moi. Je l'apprends, j'en ai les pièces écrites, et je veux me venger des

perfides. Voilà ma cause, leurs torts et les miens; prononce maintenant. — Si de prime abord, vous vous fussiez expliqué ainsi, vous n'eussiez pas tracé l'affreuse proscription que j'ai déchirée; j'aurais adouci mes couleurs et porté dans votre âme le paisible flambeau de la raison. Mon ami, me promettez-vous d'être calme? Êtes-vous de force à soutenir un langage qui n'est point celui d'un courtisan? Près de votre amante, vous n'aurez point à rougir. Vous seul l'entendrez. Si la vérité vous émeut, vous vous pencherez sur mes lèvres, et votre émotion s'évaporera dans le fluide de nos embrassemens. « J'étais trop curieux de savoir ce que m'allait dire ce diplomate d'un nouveau genre. Je lui promis tout ce qu'il

voulut. « Votre Majesté connaît, sans doute, tout ce qu'un ministre doit à son prince et à son pays. Si le prince est malheureux, le ministre ne doit rien négliger de ce qui peut relever son maître de sa chute ; si la patrie est envahie ou conquise, le ministre doit tout mettre en œuvre pour la soustraire au vainqueur et l'écraser lui même. Adroit, souple et délié, chef-d'œuvre d'intrigue, politique impénétrable, soumis en apparence, riche en promesses, riches en parjures, rien de ce qui ne tend point à la délivrance de sa patrie, et à la gloire de son maître ne doit être sacré pour lui : s'il hésite, il est coupable ; sa conscience est un crime, et sa probité fera verser des larmes de sang aux peuples infortunés qu'il ad-

ministrera. Vous étiez le vainqueur de l'Allemagne, je le sais. Pourquoi avait-elle des ministres ? pour aviser aux moyens de se débarrasser de vous. Le baron de Stein, M. Canning, n'en ont pas trouvé de plus expéditif que de soulever de nouveau l'Europe contre votre ambition ; en quoi sont-ils coupables ? Je l'ignore : ces ministres n'ont fait que ce que vous auriez voulu que les vôtres fissent en pareil cas. Tout ce que vous me pourriez dire contre de telles maximes, est démenti par des siècles d'expérience. Un ennemi vous écrase : on ploie ; mais quoique courbé sous lui, on mûrit le projet de le renverser ; ne pouvant le briser, quelquefois on le mord.

« Vous auriez raison d'être irrité,

si de pair à pair, si chacun respectivement dans vos limites, il n'était point de guerre entre vous. Encore n'est-il pas du Code des nations de courir sus, quand il s'agit d'un simple particulier. Je ne vous parle point du systême odieux de violer le secret des correspondances, et d'arrêter les courriers : cet usage est respectivement de mode dans notre Europe civilisée. Sur cet article, les puissances ne s'en cèdent guère les unes aux autres, et c'est ce dont je ne saurais les applaudir, si toutefois on ne met point ces gentillesses au rang des ruses de guerre. Maintenant, mon ami, si vous voulez m'en croire, vous laisserez tranquilles MM. de Stein et Canning. Vous déjouerez leurs projets, puisque vous les con-

naissez, et ne donnerez pas à l'Europe le spectacle d'une mise hors de loi, qui n'a jamais eu d'exemple.»

Dorothée avait mis dans son récit, une chaleur, une énergie, qui auraient fait honneur à plus d'un homme d'état. J'étais souverain et vainqueur; je voulais humilier mes ennemis, et ne point souffrir de résistance à mes volontés : sous ces différens rapports, j'aurais eu beaucoup d'objections à faire aux raisonnemens de mademoiselle Gebewortt; mais je voyais briller dans tous ses traits la conviction de sa victoire. Je ne voulais pas lui dérober la douce satisfaction de m'avoir prouvé que les ministres étrangers n'avaient point envers moi, les torts dont je voulais, à tout prix, les punir. Je feignis d'entrer

dans les vues de Fanny : je la remerciai doucement des avis qu'elle m'avait donnés. Ce retour sur moi même, lui parut sincère. Ses traits, jusque-là sérieux, prirent une teinte de satisfaction, et sa personne s'embellit de tout ce que l'amour a de plus séduisant. « Auguste et cher ami, me dit-elle, en se jetant dans mes bras, si tu pouvais lire ce qui se passe au fond de mon cœur, tu verrais combien il est délicieusement affecté. O Buonaparte ! tu ne te fais pas une idée du bonheur que j'éprouve, en te voyant céder aux conseils de ma vive amitié. Ces sortes de scènes resteront entre mon cœur et le tien ; mais si j'éprouvais le chagrin de les voir percer en public, malheur et foudre au lâche courtisan qui te dirait : « N'en-

couragez pas l'ambition naissante de votre jeune amie. Bientôt elle abuserait de l'empire de ses charmes, et, premier monarque, vous ne seriez plus que l'interprète de ses volontés. » Peste des cours, imposteur à gage, qui s'exprimerait ainsi sur mon compte, calomnierait mes intentions, et me jugerait fort mal. Je saisis ce moment, et ce sera la dernière fois que je justifierai ma conduite présente et future. Un soupçon me rendrait malheureuse. Je te connais, Buonaparte ; et c'est une raison de plus pour légitimer à tes yeux mes moindres actions. N'oubliez jamais ce que je vous dis aujourd'hui. Si vous êtes monarque, si je suis votre amante ; je ne suis point votre maîtresse

proclamée. On ne me reçoit point sous ce titre à la cour. Je ne suis pint le canal des grâces, la porte des bienfaits, et la protectrice déclarée des solliciteurs. Je ne vous ai jamais rien demandé pour un ami. Ma famille n'est point sur les dégrés du trône ; je n'ai pas un de mes parens dans les emplois. Je n'ai point une cour. Vos généraux, vos courtisans, ne tourbillonnent point autour de moi. Je ne fais pas languir dans l'antichambre. Je n'influence point vos conseils et suis étrangère à tous vos ministres : cependant ces diverses choses étaient l'apanage de toutes les maîtresses des anciens rois de France. Au prix de tout mon sang, je ne ressemblerai point à ces dames sous tous ces rapports ; et dût-il m'en coûter

votre amitié, je ne serai jamais votre maîtresse reconnue. Si je me suis oubliée dans vos bras, la magnificence d'un hôtel, la richesse de mes vêtemens, l'éclat de mes diamans, la beauté de mes équipages, le nombre de mes valets, ne proclameront jamais ma faiblesse en public. J'en mourrais de honte; je ne serais plus heureuse. Cher ami, je veux être seulement ton amie, simplement ta douce amie. Si je me glisse dans tes secrets, si je hasarde des conseils, c'est ton bonheur, ta gloire et ton repos que je veux. La gloire qu'une autre amante trouverait dans l'éclat de ta conquête, je m'estimerai heureuse de la trouver dans les secrets services que j'aurai la force de te rendre. Buonaparte, toi, déja tant

au-dessus des autres hommes, élève-toi sur le préjugé général. Ne crois point t'avilir en admettant une femme dans les secrets de l'état. Cette femme est toi-même, et fait partie de ton existence. Le prince, qui répondit froidement à son épouse, qui lui donnait des conseils : « Madame, je vous ai prise pour faire des enfans et non des remontrances ; » ce prince, dis-je, n'aimait plus, ou ne pouvait plus aimer son épouse ; peut-être encore, avait-il de fortes raisons contre elle, pour en agir ainsi. Qui peut savoir s'il ne se privait point d'un avis solide et lumineux ?

L'erreur et la force ont presque toujours éliminé mon sexe. Mon sexe? eh bien! n'a-t-il pas donné

Christine (1) à la Suède, Elisabeth à l'Angleterre, et Marie-Thérèse à l'Autriche ? Loin de moi toute prétention d'entrer en parallèle avec ces femmes célèbres. Moi, heureuse et solitaire en ces lieux, je ne veux que t'aimer, te rendre

---

(1) Citer Christine devant Buonaparte, c'était courir les risques d'éveiller en lui une foule de réflexions. Christine de Suède, étant à Fontainebleau, fit massacrer, en sa présence, l'infortuné marquis de Monaldeschi, son grand-écuyer et peut-être son amant. Cet horrible attentat contre les lois divines et humaines, ce meurtre, opprobre éternel de la vie de Christine, fut commis le 18 octobre 1657.

Je ne crois pas qu'une amante qui aurait eu quelque analogie avec l'audace de la reine de Suède, eût beaucoup convenu au caractère de Napoléon.

(*Note de l'Editeur.*)

aimable, tempérer la fougue de ton caractère, et te sauver de fausses démarches. Je ne demande rien, je ne brigue rien, je ne veux d'autres récompense que ta tendresse et ton amitié. » Ma belle maîtresse était vivement affectée. Des larmes roulaient dans ses yeux. « Viens, chère amie, lui dis-je, viens faire couler tes larmes sur mon cœur. » Doucement, elle tombe dans mes bras. Nous oubliâmes l'univers ; et si nous existions encore, c'était en soupirs et voluptés. Jamais Fanny n'avait réuni dans sa personne autant de charmes et d'amour. Voulait-elle ; à force d'ivresse, me lier tellement à son char, qu'à l'avenir il me fût impossible de m'en détacher ? je l'ignore : mais, de toutes les scènes où l'amour nous

avait voluptueusement enlacés, nulle ne m'avait apporté de plaisirs plus vifs et mieux sentis.

Séduit par les caresses de mon amante, et par quelques-unes de ses raisons, j'étais décidé à ne plus penser à l'affaire du baron de Stein et autres ministres, sauf à me prémunir contre leurs projets. J'en parlai par hasard à Caulaincourt ; je fus extrêmement surpris de le voir d'un avis contraire. Ses raisons me parurent solides, peut-être parce qu'elles flattaient mes projets de vengeance, encore mal étouffés.

« Messieurs de Stein et Canning sauront, à coup sûr, me dit-il, que vous êtes instruit de leurs projets. Ils attribueront votre indulgence à l'impossibilité de vous venger. » J'entrais assez bien dans la façon de

penser du grand écuyer ; mais la promesse que j'avais faites à Dorothée, et le souvenir de nos douces caresses, me tenaient en suspens. Le tendre amour me disait de tout oublier, tandis que le despotisme de mon caractère, réveillé par les avis du courtisan, me faisait pencher du côté de la vengeance. Enfin, pour concilier mes intérêts amoureux et politiques, je ne me vengeai qu'à moitié. Je n'ordonnai rien contre messieurs Louis Cobentzel, Stadion, de Marcoff et Canning ; le baron de Stein fut seul proscrit, avec ordre de le saisir partout où il serait trouvé ; le prince de Wittgenstein fut aussi arrêté à Hambourg, où il fut forcé de désavouer le ministre de Prusse.

De tous les papiers public, Fanny ne

lisait que le *Moniteur*. Comme je redoutais les reproches de cette belle, je donnai des ordres pour qu'il ne fût point fait mention, dans le journal, de l'affaire du baron. Cette précaution peut, au premier abord, paraître au-dessous de mon caractère; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on avouera que je ne me départ point un seul instant du systême de mon bonheur personnel.

Je prenais une légère précaution pour ne point me priver d'une foule de plaisirs; oui, d'une foule de plaisirs. Dorothée, de jour en jour, m'offrait de nouveaux attraits, soit au physique, soit au moral. L'ignorance et la méchanceté m'ont reproché d'avoir pris des leçons de Talma, pour représenter noblement le rôle d'empereur : je ne réfuterai

pas cette platitude, elle tombe d'elle-même ; mais ce que j'avoue avec plaisir, c'est que Fanny fut mon maître de danse. Partout ailleurs que chez elle, et dans le secret de l'amour, je ne me serais pas, pour tout l'or du monde, soumis aux poses, aux détails minutieux de l'art de Terpsichore, quoiqu'il est vrai, que plus jeune, on m'avait donné les premiers principes de cet art. Néanmoins, je résistai long-tems aux folles invitations de mon amie. Je ne lui aurais peut-être jamais cédé, si, au milieu de ses instances, elle ne m'eût dit que Louis XIV avait appris à danser. Cet exemple seul me décida ; et guidé par l'amour, je me vouai momentanément à la science des entrechats. Il eût été beau de voir

Napoléon Buonaparte, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse; il eût été curieux, dis-je, de voir cet homme extraordinaire, et premier monarque, alors, de l'Europe, essayer les pas d'une gavotte, au signal donné par une jeune Irlandaise. Cette incroyable métamorphose a pourtant existé. Cependant, qui veut bien réfléchir à l'isolement du local, aux charmes de l'instructeur, aux étourderies voluptueuses dont le maître et l'écolier entremêlaient leurs leçons, tout le merveilleux de la circonstance disparaît. Ce sont deux amans sans contrainte et sans témoins, qui ajoutent à la douceur de leurs embrassemens, le plaisir délicat de varier leurs jouis-

sances. Quel mortel, fut-il même souverain, n'aurait point envié les douces pénitences que m'infligeait l'adorable précepteur, lorsque je saisissais mal ses principes ? Tantôt, c'était un baiser qu'il fallait prendre sur le bout de ses doigt seulement; tantôt, c'était le sein le plus beau que l'on me dérobait sous les doubles plis d'un schale énorme; une autre fois, c'était sa main que la cruelle mettait, dans toute sa largeur, entre sa bouche et mes lèvres qui la cherchaient. Douces punitions! vous me faisiez doublement sentir le prix des récompenses. Si, dans un brisé, ou dans un six à passer, j'avais bien rempli les intentions du maître, le schale volait au loin; deux globes charmans venaient alors s'offrir à mes regards,

mes baisers n'étaient plus déposés sur le bout des doigts, c'était sur deux boutons de roses sur lesquels j'aurais voulu laisser la vie, pour mourir au sein des délices. Quelque fois, l'adorable maître, pour me témoigner sa satisfaction, exécutait, à demi nu, deux ou trois pas des voluptueuses Bayadères. C'est alors que le maître et l'écolier, emportés l'un et l'autre sur un ottomane, terminaient la danse et les leçons par un duo de soupirs.

Mes détracteurs les plus acharnés, veulent-ils quelque chose qui leur prouve que je suis pétri d'une autre argile que les autres hommes? c'est que je ne me suis point amolli sous la masse des voluptés que Fanny faisait journellement peser sur moi. Un sultan s'endort sur les genoux

d'une odalisque, et l'autocrate des Russies lui enlève ses états d'Europe. Il se roule sur le sein de ses belles esclaves, et l'un de ses pachas déploye l'étendart de la révolte et sème la terreur jusques sous le canon des sept châteaux; et tandis qu'il boit la volupté dans l'haleine des futures houris, d'insolens jannissaires s'ameutent, le déposent et lui envoyent le fatal cordon. Lâche successeur d'un grand homme, héritier du prophète, je ne te ressemble pas. Peut-être plus voluptueux que toi, je m'arrache sans peine des bras d'une favorite, lorsque mes états sont menacés ou qu'il me prend envie d'envahir ceux des autres. Je passe, sans regret, d'un élégant boudoir sous le chaume d'un bivouac.

Bien certain que toutes les voluptés réunies, ne m'arracheraient jamais aux grands intérêts de mon empire et de mon ambition, je m'abandonnai journellement et sans contrainte aux caresses de la sémillante Dorothée. Je ne m'enivrais point dans ses bras : au contraire, lorsque je la quittais, j'étais beaucoup plus libre, beaucoup plus apte aux soins de mon empire. L'amour élaguait et nettoyait mes idées. J'écoutais plus tranquillement mes ministres. Moins d'aspérité perçait dans mes décisions, et je humais moins froidement l'encens que la foule adulatrice brûlait autour de moi.

Mes liaisons avec mademoiselle Gebewortt pouvaient bien être soupçonnées ; mais sa solitude, la

décence de sa mise, et le peu de prétention qu'elle affichait dans les sociétés, que par bienséance elle ne pouvait éviter, lui conciliaient tous les cœurs, ou plutôt on ne l'apercevait que faiblement dans la foule. Cette conduite, aussi sage que modeste, me rendait cette belle fille infiniment plus chère. Ce fut à cette époque qu'un évènement fâcheux, qui faillit lui ravir le jour, m'apprit à quel point je l'adorais.

J'avais projeté d'aller à Compiègne. Je voulais en prévenir Dorothée, qui ne pouvait être du voyage, Je monte dans un cabriolet avec un seul domestique, et me rends chez elle. Je défends que l'on m'annonce. La porte de la chambre à coucher de Fanny était faiblement entr'ouverte. Je regarde dou-

cement. O fureur ! je vois un aide-de-camp qui, le dos tourné de mon côté, donnait un baiser à une femme, dont je ne pouvais qu'apercevoir les bords de la robe. Rien n'exprimerait la rage dont soudain, je fus saisi. Néanmoins, le desir de me venger cruellement de ma perfide maîtresse, m'empêcha d'éclater. Je me retire sans bruit. « Vole au château, dis-je à mon domestique, apporte-moi deux pistolets chargés à balle, et reviens avec la rapidité de l'éclair. » Je rentre dans le corridor, et de là, je pouvais voir tout ce qui voudrait sortir de chez mon infidelle. On m'apporte les pistolets. J'écumais de plaisir d'immoler deux infâmes à-la-fois. J'arrive doucement à la porte, je me jette brusquement

dans la chambre, et d'un coup de pistolet, j'étends sur le parquet mon perfide rival ; j'avance ensuite pour casser la tête à celle que je supposais mon infidelle amante. Mais, ô surprise ! ô désespoir ! C'était la mère de ma Fanny ! « Où est votre fille ? » Cette tendre mère n'avait plus de voix ; elle ne put que m'indiquer du doigt, que c'était sa fille que je venais d'étendre à mes pieds. Quel peintre, quel téméraire auteur rendrait une pareille situation ? On m'eût écartelé, que j'aurais moins souffert. O ! sans doute, il est écrit, que je ne mourrai jamais de ma main, puisque je n'eus point alors le courage de tourner contre moi l'arme qui me restait ; et cependant j'étais au comble du dé-

sespoir. Je cours vers la porte ; je défends à qui que ce soit d'entrer. Je vole à ma victime, je la soulève ; je la porte sur son lit, je cherche sa blessure : des traces de sang me l'indiquent ; je la découvre ! O bonheur inespéré ! ô prodige inoui ! Ma main, heureusement mal adroite, avait trompé ma fureur. Le coup, mal dirigé, n'avait qu'effleuré sa cuisse. Dix royaumes conquis, mes ennemis dans la tombe, auraient moins porté de bonheur et de consolations dans mon âme, que la découverte inattendue que je venais de faire. Madame Gebewortt, reprenait insensiblement ses sens. « Venez-vîte, madame, venez-vîte ; consolez-vous. Dorothée n'est point blessée ; elle n'est qu'évanouie. » On

connaît le cœur d'une mère. Que l'on se fasse une idée de l'empressement de celle-ci. Des sels, des odeurs, de tendres caresses, furent prodigués à son aimable fille, qui rouvre enfin les yeux et reprend ses esprits. Quant à moi, cédant à la violence de ma situation, je fus obligé de me laisser aller sur un siège, où je m'assoupis sur-le-champ, dans le nuage d'un spasme douloureux. A mon réveil, quelle fut ma surprise, de voir madame Gebewortt me faisant respirer des sels, et son adorable fille qui, d'une main me soutenait la tête, et de l'autre, essuyait la sueur de mon front! Mon premier mouvement fut de les repousser l'une et l'autre: « Fanny, laissez-moi, je vous prie. Je suis votre assassin! Tant de gé-

nérosité, me torture. Je ne serais pas, je l'avoue capable d'un pareil procédé. — Non, sire, me répondit cet ange, vous n'êtes point mon assassin. J'ignore encore ce qui peut vous avoir porté à cet acte de désespoir ; mais je me plais à l'interpréter en votre faveur. » Madame Gebewortt, trop vivement affectée de cet évènement, ne pouvait plus se soutenir. La pâleur de son front attestait qu'elle avait besoin de repos. Comme elle habitait un local séparé, sa fille s'empressa de l'y faire reconduire.

Je ne savais comment soutenir la présence de Dorothée. C'est en vain que je voulus reprendre mon caractère et me retracer ma puissance et ma grandeur : l'idée de l'attentat que je venais de com-

mettre, m'avait, un instant, rendu aussi faible que le dernier des humains. Ma jeune amante voulut bien me tirer d'embarras. « La balle, me dit-elle, n'a enlevé que l'épiderme. Cependant je souffre un peu, veuillez m'aider à mettre une compresse d'eau et de sel; cela suffira. — Mademoiselle, il faut sonner et envoyer chercher un médecin. — Je m'en donnerai bien de garde! Cette malheureuse affaire ne doit point être ébruitée. Mon mal n'est, au surplus, qu'une bagatelle. — Fanny, je n'y tiens plus. L'indifférence avec laquelle vous me parlez de cette horrible action, me tourmente plus que les plus amers reproches. — Que voulez-vous? le coup est fait. Et, grâce au plus grand des hasard, vous n'êtes point mon meurtrier. »

Tout était prêt pour le pansement. J'aurais déchiré quiconque m'aurait enlevé le douloureux plaisir de mettre le premier appareil. Je vois la déchirûre ; elle est légère, elle saigne même un peu. Des linges ne boiront point ce sang précieux. Ce sera moi, ce seront mes lèvres qui ramasseront cet émanation fluide d'une femme adorée, et que j'assassinai. »

Dorothée n'avait pu me livrer sa plaie sans mettre à découvert une portion de ses charmes cachés. De brûlans desirs s'emparèrent de moi. J'allais oser..... Mais, non : le souvenir de mon atrocité vint soudain se retracer à ma mémoire. Je m'arrêtai ; j'étais pourtant alors absolu dans mes volontés ; je marchais sur toutes les bienséances. Hé bien! ma

confusion enchaîna mes transports ; je me faisais un tableau de ce qu'était Dorothée à l'heure même, et de ce qu'elle aurait été, si le coup de pistolet n'avait trompé ma rage. Je me disais : cette femme si belle ; cette femme dont les formes appartiennent plutôt à la beauté idéale qu'à la nature vivante, serait, si le coup n'eût manqué, baignée dans son sang ; ses lèvres si fraîches, cette bouche divine, ces grands yeux bleus qui lancent l'amour ? tout, en un mot, de cette magnifique composition, serait pâle et livide, sans mouvement et sans vie ; et c'aurait pourtant été moi qui aurais anéanti ce chef-d'œuvre ! Sitôt que le premier appareil fut mis, Fanny fut se placer sur l'ottomane, et me pria de m'asseoir à ses côtés. « Je n'a-

jouterai pas, me dit-elle, au trouble de Votre Majesté ; je suppose qu'une jalousie mal fondée vous a rendu coupable : s'il est vrai, comme je le présume, que ce soit mon déguisement qui vous a trompé, mon malheur est moindre de moitié. Vous eussiez été moins furieux, si vous m'eussiez moins aimée. Quoi qu'il en soit, il me reste l'affreuse conviction que le monarque qui vise à la puissance universelle, ne saurait se commander à lui-même. Ah! Buonaparte, quel tort vous fait cette impétuosité colérique ! Je vous aime, mon ami ; mais je vous avoue que dans l'immensité de votre empire, il en est peu des deux sexes qui vous en dirait autant. L'expression trop dure de vos volontés, les transports de votre ressentiment, et le sentiment trop

marqué de votre pouvoir ; toutes ces choses, dis-je, vous enlèvent bien des cœurs. Je croyais cependant qu'il était bien doux d'être aimé. La prospérité de vos affaires vous fait compter pour rien un si grand avantage ; mais si des revers venaient à fondre sur vous, c'est alors que dans vos armées, dans vos conseils, dans la foule de vos sujets, vous verriez s'élever tout à coup une foule d'ennemis secrets. « Ce discours, où je ne trouvais pas le sens commun, commençait à m'ennuyer. » Fanny, l'évènement fatal qui vient de se passer ici, n'a-t-il pas assez assombri mes idées ? pourquoi vouloir me peindre un avenir qui ne peut exister, et des malheurs qui ne sont que dans votre imagination ? Si vous m'aimez, Fanny, que m'importe

le reste. L'univers peut me haïr, je le lui rend bien ; mais, quelle que soit sa haine, il pliera comme un roseau sous la main victorieuse que je ferai peser sur lui. La fortune n'abandonnera jamais son bien-aimé. Je réponds de moi comme de ma puissance. » Mon amante étonnée me regardait séchement. « Si je n'avais jamais, me dit-elle, reposé sur votre cœur, sachant ce que je sais aujourd'hui, vous me seriez éternellement étranger. J'espérais dompter votre caractère à force de tendresse; j'aurai cru avoir bien mérité de l'humanité : vain espoir ! que dis-je ! non, je n'abandonne point mon projet. Buonaparte, j'ai tant d'amour à verser dans tes fibres, que je conserve encore une douce espérance. Oui, souvent la voix de ton

amante te fera entendre le langage de la raison. Le soin que je mets à varier tes plaisirs, à me présenter à toi sous de nouvelles formes, n'est-il pas une preuve complète du prix que j'attache à ta personne? Aujourd'hui, je voulais te préparer une douce surprise; je n'ignorais pas que jétais fort bien en homme, et sur-tout en officier français. J'avais, depuis quatre jours, commandé ce joli uniforme. Je l'ai vêtu ce matin; j'attendais mon amant; je voulais, sous le costume d'un guerrier, m'offrir à ses regards, lui présenter mon épée et me faire armer par ses mains. Tiens, je vais te prouver que, depuis trois mois, je nourris cette idée; je vais te montrer un tableau dont elle m'a fourni le sujet. J'ai pris sur mes nuits le tems qu'il m'a coûté. » En

disant ces mots, Dorothée arrache d'une armoire une charmante allégorie. C'était moi sous l'armure du dieu Mars, armant d'une lance le plus fripon des amours. Je défie le despote le mieux prononcé de ne point tomber aux genoux d'une pareille femme. Je me jetai dans ses bras ; je ne lui dis que ces mots : « Chère Dorothée, tout est-il oublié? tout est-il pardonné? » Oui, mon ami, conserve de douces espérances ; dieu veuille que je n'échoue pas, fut sa réponse. Je haletais de desirs ; mais la commotion qu'avait reçue mon amante, sa blessure, quoique légère, et la pâleur de ses traits, me recommandaient une sagesse que je n'osai pas enfreindre. Ce fut le premier châtiment de mon crime. Je m'empressai de répondre

au desir de mon amante. Elle me remit son épée et une écharpe d'aide-de-camp ; je lui ceignis, non sans rire l'une et l'autre, l'épée au côté gauche et l'écharpe au bras. Prenant ensuite un air noble et réservé, je détachai ma croix d'honneur et la lui mis sur le sein. « Monsieur Damour, lui dis je, je vous baptise de ce nom, que vous porterez à l'avenir quand vous ne serez pas mademoiselle Gebewortt. Je vous nomme mon aide-de-camp et vous fais chevalier de la légion d'honneur : bien entendu que Fanny Dorothée ne portera jamais la croix et le ruban du chevalier Damour. » Deux baisers doucement mis sur mon front, furent le prix de la promotion que je venais de faire.

C'est ainsi qu'au milieu de ces scènes innocentes et délicieuses, je

me délassais journellement des fatigues de la représentation. Quel homme assez morose m'en ferait un crime? Par la raison que l'on commande aux autres hommes, faut-il se priver des plaisirs qu'ils savourent? S'il en était ainsi, les monarques seraient des ours mal léchés, dont chaque coup de griffe déchirerait un individu.

Fanny, insensiblement, s'attachait réellement à moi; elle aimait sa douce solitude. Il fallait presque se fâcher pour l'obliger à partager quelques-unes de mes parties de plaisir. Un jour, le prince K......n me demanda la permission de me donner un bal, dont son amante ferait les honneurs : c'était madame R.... , femme d'un banquier. Je badinai le prince sur les charmes et la réputa-

tion de sa nouvelle conquête; je lui citai même quelques anecdotes. Il prit vivement la défense de son amie; il me jura sur sa tête que madame R.... était le modèle des amantes. Je ne poussai point plus loin la plaisanterie; mais je me promis bien de lui prouver que sa belle était facilement inconstante quand elle y trouvait son compte. Je promis d'honorer le bal de ma présence. Mon plan fut rapidement conçu; je prévins Fanny que ce serait un plaisir pour moi de la voir à cette fête, sous l'uniforme du chevalier Damour. « Mon amie, lui dis-je, je crois que le prince K.....n dépense de grosses sommes avec madame R...., qui pourrait fort bien faire un terrible accroc à sa fortune. Je veux rompre ces dangereuses liai-

sons, en prouvant à l'ambassadeur que son amie est on ne peut plus inconstante et légère. Pour arriver au but où je vise, j'ai besoin de ta jolie figure. Tu paraîtras au bal ; si l'on te connaît à peine sous les habits de ton sexe, tu seras parfaitement inconnue sous l'uniforme d'un aide-de-camp. Tu danseras ; on t'admirera, et le chevalier Damour sera bientôt celui de toutes les dames. Tu t'attacheras de préférence à la maîtresse de K......n. Je laisse à ta sagacité le soin de tourner la tête de cette belle, et d'en obtenir un rendez-vous ; je me charge alors du reste. » Fanny gardait le silence. Mes propositions semblaient ne point lui faire plaisir. Tout à coup elle se ranime, en me disant : « J'accepte, et comptez sur moi. »

Cet acte de complaisance me fit beaucoup de plaisir ; car, et j'en fais ici l'aveu, je préférai toujours humilier mon semblable à flatter son amour-propre. Je me préparais délicieusement à confondre une franche coquette, dont j'avais lieu de n'être pas satisfait sous tout autre rapport que celui du plaisir.

Enfin, le jour du bal arrive. Fanny, que je nommerai pour un moment le chevalier Damour, se présente élégamment vêtue en officier français. Sa jeunesse, sa bonne mine, son mol abandon, avaient je ne sais quoi d'entraînant, dont tout le monde fut frappé. Les éloges donnés au chevaliers allaient jusqu'à mon cœur ; et c'est peut-être la première fois que des louanges adressées à d'autres, ne

m'ont point fatigué. Madame R... ne fut pas la dernière à distinguer le chevalier; elle ouvrit la troisième contredanse avec lui. Stimulé par la nombreuse société qui l'admirait, le bel officier fut un prodige de grâces et de légèreté. Ce que j'avais prévu, arriva. Madame R.... fut enchantée et séduite. Son joli cavalier lui avait tourné la tête. Celui-ci, que je ne perdais point de vue, l'entretenait avec chaleur, tandis que, de mon côté, j'occupais le prince K......n, de la part duquel je craignais un éclat avant le moment que je lui préparais. Je me croyais si bien secondé par le chevalier Damour, que j'aurais parié, sur ma tête, de réussir complètement à désabuser le prince. Je m'abusais. Dorothée,

incapable d'humilier son sexe, et de travailler à la perte d'une jeune femme, voulait, tout en paraissant travailler à mes desseins, sauver madame R.... du piège que je lui avais tendu. Le chevalier ne pouvait se déguiser la vive impression qu'il avait faite sur l'amante de K......n. « O madame! lui dit-il, je donnerais tout au monde pour vous entretenir en particulier. — Après cette contredanse, lui dit madame R...., suivez-moi sans affectation. » Bientôt le chevalier fut en tête à tête avec elle. Je ne les avais point vus disparaître; je ne pouvais les suivre. Voici ce que, contre mon espoir, lui dit Fanny; je n'ai rien changé: les phrases sont telles que mon amie me les a transmises. L'endroit où l'une et l'autre s'étaient

retirées, était un cabinet assez proprement meublé; le lit d'une soubrette en était le meuble principal.

« Chevalier, lui dit franchement l'amante de K......n, je n'ai jamais connu de plus aimable homme que vous; la démarche que je hasarde vous prouve les sentimens que vous m'inspirez. » Dorothée, car je ne dirai plus le chevalier Damour, Dorothée lui répondit : « Chère amie, femme aimable et sensible, je ne veux point abuser de ton erreur : si je l'ai prolongée, crois bien que c'est pour ton bonheur. Ton cœur sensible et tendre s'est épris de mes faibles attraits; tu es dans une douce erreur : le chevalier Damour est une femme comme toi, oui, comme toi, je veux dire que c'est une femme dont

le cœur n'est point à l'abri d'une séduction inévitable. » Madame R....., stupéfaite d'étonnement et de confusion, n'osait en croire le jeune chevalier. Celui-ci s'aperçut de ce doute. « Jeune femme, lui dit-il, assure-toi que je ne suis point un imposteur; mets ta main sur mon sein. » Madame R...... ne balança pas; Dorothée ouvrit son gilet, et la main de la jeune épouse fut se perdre entre deux globes d'ivoire. L'amante de K......n ne pouvait plus douter du sexe du chevalier, et cependant l'illusion n'était point encore détruite. « Cher chevalier, lui dit-elle, permets-moi de caresser un doux mensonge; tu es femme, tu sais combien nous sommes esclaves de notre imagination, permet-moi de manger un baiser sur

tes lèvres. Oh ! oui, je le mangerai ce baiser ; mes lèvres ne quitteront pas tout de suite les tiennes : je suis trop éprise! » Dorothée n'avait point eu le tems de repousser sa pétulante amie. La belle R...... dormait sur la bouche du faux chevalier, si celui-ci ne l'eut fait souvenir de son sexe. Madame R....., doucement repoussée par Fanny, reprit un peu plus de calme. « Que cette affaire, lui dit amicalement ma jeune amie, ne sorte point d'entre nous ; je vous dirai plus : observez-vous bien, car c'était un piége que l'on voulait vous tendre. Il ne m'est point permis de vous nommer les personnes ; mais j'aime à croire qu'en possédant le secret de mon sexe, vous en garderez éternellement le silence. » Madame R....., étourdie de la confi-

dence et des dangers qu'elle avait courus, promit au chevalier au delà de ce qui lui était demandé : on verrra si elle a longtems tenu parole.

L'une et l'autre rentrèrent dans la salle, et personne ne s'était aperçu de leur absence. Comment aurait-t-on pu s'inquiéter d'elles ? J'étais là, tous les yeux étaient servilement attachés sur moi; hommes et femmes, respectueusement pressés autour de ma personne, s'agitaient en cent façons pour obtenir un regard. J'avais bien autre chose en tête que de complaire à cette fourmillière d'imbécilles et d'intrigans! Je brulais de savoir à quoi en était le chevalier avec l'épouse du banquier. Je lui fis un signe qu'il comprit; il se rapprocha de

moi ; je le tirai dans l'embrasure d'une croisée, et lui demandai compte de sa mission. « Sire, me dit-il, notre projet est manqué : la belle avait deviné mon sexe ; et bien loin d'être ma dupe, elle s'est amusée quelque tems à mes dépens en feignant des transports capables d'enhardir mes tendres déclarations. »

Ce mauvais succès me fit un moment de la peine: cependant, comme c'était une bagatelle, je n'y pensai bientôt plus. Le bal, alors, n'ayant plus de charmes pour moi, je me retirai. J'avais engagé le chevalier à rester encore quelque tems pour ne point éveiller des soupçons. Il se mêla de nouveau dans la foule, ne prévoyant pas le chagrin qu'il allait y éprouver.

Tous les courtisans avaient re-

marqué l'entretien que nous avions eu ensemble. Soit jalousie, soit curiosité, chacun voulait savoir quel était le jeune homme qui venait d'obtenir la faveur signalée d'entretenir son souverain. Les dames lui souriaient avec grâce, et les hommes le suivaient avec plus d'empressement. Au milieu de cette incertitude générale, l'imprudente et peu généreuse R...... ne put se contenir; elle eut l'indiscrétion de révéler le sexe du chevalier à mademoiselle Cadet, qui depuis épousa le consul de Russie, et périt si malheureusement des suites de l'incendie du prince de Schwartzemberg; celle-ci en fit la confidence à une autre; si bien qu'en deux minutes, ce fut le secret de la comédie. Tout le monde alors se chuchota à l'oreille

en regardant le chevalier. Pour mettre le comble à son embarras, la cruelle R..... l'avait lié avec mademoiselle Cadet pour la première danse. Les confidences à l'oreille et le bruissement de la foule n'avaient point échappé au chevalier Damour ; et sans connaître, au juste, quel en était le motif, il ne put se dissimuler qu'il en était l'objet. Enfin, pendant qu'il dansait, il eut la conviction que son sexe était connu. Un jeune étourdi se permit de lui dire assez haut, pour que tout le monde l'entende : « Chevalier, vous dansez fort bien pour une demoiselle. » Dorothée faillit se trouver mal : cependant, elle eut assez de courage pour achever la contredanse. Son émotion n'était point échappée à mademoiselle Ca-

det; celle-ci lui dit : « Chevalier, il est des confidences que l'on ne doit pas faire, même aux plus jolies femmes. Ne pouvant plus douter que c'était madame R..... qui l'avait trahie, Fanny rentra chez elle.

Ce trait, d'une ingratitude sans pareille, l'affecta vivement, sur-tout de la part d'une femme qu'elle avait soustraite à l'humiliation d'être prise en flagrant délit : aussi, ne voulut-elle jamais entendre parler de la perfide. Ce fut le lendemain que j'appris ces détails. Mon ressentiment fut au moins égal à celui de mon amante; je voulais nous venger mutuellement, et faire payer avec usure à l'ingrate R....., les suites de sa coupable indiscrétion. Fanny, trop sensible et trop généreuse, ne

voulut jamais me le permettre. C'est en vain que je lui retraçai toute la noirceur d'un pareil procédé : elle fut inflexible, et la R..... fut impunie ; je ne pus même obtenir, de ma trop généreuse maîtresse, d'en parler au prince K......n.

Depuis longtems nous ne pensions plus à cette affaire, lorsqu'un incident vint la réveiller. Madame de Luçay donna une fête; Dorothee y fût invitée et s'y trouva. Madame R..... en était aussi, en faveur du prince K......n. A côté de la salle du festin, était une petite pièce ornée de différentes gravures encadrées sous verre; des jeunes gens, en badinant, cassèrent la glace d'une d'entr'elles. Cette gravure représentait madame R....., dessinée en pied, et à demi-voilée ;

au bas est écrit : *A la plus belle* (1). Dorothée l'aperçut. Une femme, tant parfaite fût-elle, est cependant toujours femme; et le plaisir de se donner une petite vengeance, peut séduire la moins vindicative. L'image de celle qui l'avait vivement offensée, vint réveiller dans Fanny l'idée de l'en punir d'une manière neuve et piquante. Elle prend adroitement son tems ; et sans être aperçue, elle efface dans l'inscription de la gravure, le mot *belle*, et y substitue celui *fausse*, très-nettement écrit au crayon. Alors, au lieu de lire à la plus belle, on lisait à la plus fausse. J'ignore qui,

(1) En effet, des copies de cette gravure se trouvent chez tous les étalagistes, marchands d'etampes.

le premier, s'aperçut de l'épithète ; mais en un instant, tous les convives se précipitèrent dans l'appartement pour lire cette nouvelle inscription. Madame R.... ignorant le sujet de ces empressemens; fut des premières à se rendre vers son image. Ceux qui connaissent son amour-propre, peuvent seuls se faire une idée de sa confusion et de sa douleur. Qui lui avait préparé cette mistification ? c'était là ce que se demandait tout le monde; et personne ne put percer cette énigme. Quoique la dame du logis eût fait enlever la gravure, le coup était porté, et madame R.... devint l'objet des conversations secrettes. L'opinion général fut que c'était un amant disgracié qui lui avait joué ce tour affreux. Presque

tous les hommes la plaignaient ; mais les femmes ! ah ! les femmes ! en voir une plus belle qu'elles humiliée et confuse, était un trop doux plaisir, pour n'en point mettre la coupe à sec : aussi s'en donnèrent-elles sur le compte de la victime, de manière à lui faire quitter le champ ! Elle fut obligée de se retirer.

Lorsque Dorothée m'apprit cette espiéglerie, je lui dis : « D'honneur, en fait de vengeance, mon amie, à toi la pomme; je n'aurais jamais mieux fait. » Je réfléchis néanmoins que si madame de R.... soupçonnait son ennemie, elle était femme à s'en venger.

Fanny me dit même que cette belle désolée lui avait lancé des re-

gards dont le sens n'était point équivoque. Pour épargner de nouveaux chagrins à ma jeune amie, et n'avoir pas de nouveaux torts à punir, je fis dire en secret à madame R... de s'en tenir là, si elle ne voulait point s'attirer de fâcheuses affaires. Elle promit d'obéir, et tint parole jusqu'à ce qu'un indiscret vint la compromettre et lui préparer des chagrins qui rejaillirent jusque sur son époux.

Un jour que je visitais Dorothée, je la trouvai qui fondait en larmes. Je l'aimais alors de toutes les forces de mon âme : « Qu'avez-vous, chère amie? qui peut vous mettre dans l'état où je vous vois? » Elle voulait me faire un mystère du sujet de sa peine; mais il n'en était plus tems; je voulus tout savoir. Obligée de céder à mes instances : « tenez, me

dit-elle, voici ce que l'on m'écrit »; elle me remit alors une lettre ainsi conçue :

« Je dinais hier chez mad. R...;
« à-peu-près au dessert, arrive un
« jeune homme dont j'ignore le nom:
« je sais seulement qu'il est em-
« ployé dans les bureaux de la
« guerre. Le nouveau venu fut fort
« bien reçu par la dame du logis; il
« me parut posséder à fond la chro-
« nique scandaleuse de Paris. On lui
« demanda quelques essais sous ce
« rapport : il se fit un peu prier;
« enfin, il improvisa ou il avait déja
« improvisé ce qui suit :

AIR *d'Adolphe et Clara.*

On assure que l'Empereur
Idolâtre une jeune blonde ;
Dorothée a, dit-on, l'honneur,
De fixer le maître du monde.

Quant à moi, loin de critiquer,
J'approuve la pauvre petite :
Une fille peut bien manquer, (*bis.*)
Lorsque le père a fait faillite (1).

« Ce couplet, Mademoiselle, n'eut
« point l'approbation de tout le
« monde ; mais madame R.... et
« deux autres femmes le couvrirent
« d'applaudissemens. Faites de cet
« avis l'usage qui vous conviendra le
« mieux. »

L... B...

Si cette lettre avait fait verser des larmes à mon amante, elle excita chez moi la plus vive indignation.

---

(1) En déclarant de nouveau la guerre à l'Angleterre, Buonaparte fit saisir toutes les traites que les négocians des trois royaumes avaient sur la France, et c'est ce qui obligea M. Gebewortt à manquer ses paiemens.

(*Note de sa fille.*)

« Hé bien ! m'écriai-je avec rage, si les circonstances ont forcé le père de Fanny à cesser ses paiemens, l'époux de l'insolente R... fera banqueroute. Fanny, n'intercède point pour cette femme; je t'aime bien; mais je repousserais tes instances. Sais-tu, mon amie, que je suis mortellement offensé dans les injures qui te sont faites? Oui! mon amante, l'époux de l'audacieuse R... fera banqueroute, et l'insolent improviseur du couplet m'en paiera cher l'arrangement des rimes. » Je fis prendre des renseignemens sur cet étourdi; j'appris que sa famille, pour le soustraire à la conscription, l'avait, à l'aide de puissans protecteurs, caché dans un des bureaux de la guerre: il fut arrêté sur-le-champ, conduit à Montaigu, et, le lendemain, traîné

poings liés à Maubeuge, où il fut incorporé dans un régiment de ligne. Restait à me venger de madame R...; j'en épiais l'occasion, mais je ne la trouvai que quinze mois après, et je dirai comment et où, en son lieu et place.

Les sentimens que m'avait inspirés la jeune Gebewortt, prenaient chaque jour un accroissement dont je ne pouvais me rendre compte; je rougissais quelquefois de ne pouvoir être auprès d'elle ce que j'étais partout ailleurs. Je projetais, en la quittant, d'être moins complaisant et plus réservé à la première entrevue: vaines résolutions! sitôt que sa jolie bouche avait approché la mienne, j'oubliais les vœux que j'avais formés, et Fanny conservait son empire. Je m'appercevais pourtant bien que ses caprices

et ses inégalités croissaient en proportion de ma faiblesse, mais elle avait tant de moyens pour se faire aimer et pardonner, que j'oubliais ses inconséquences lorsque j'aurais dû les réprimer.

Depuis longtems elle sollicitait la permission de faire mon portrait. Comme il n'est rien qui s'accorde plus mal avec moi que le repos, je n'avais jamais voulu m'assujétir à l'ennui de quatre à cinq séances. Fanny, toujours voluptueusement ingénieuse, s'y prit de manière qu'il me fut impossible de résister plus longtems à ses desirs. Une nuit que je partageais sa couche, je ne fus pas peu surpris de voir mon aimable folle s'opposer à toutes mes caresses et réprimer mes entreprises amoureuses. Je ne savais qu'augurer de cette résistance

dont je ne prévoyais point le but. « Dorothée, que veut dire ce nouveau caprice? charmante amie, vous allumez des feux et vous refusez de les éteindre! quittez, je vous en prie, ces petites façons qui ne conviennent qu'aux belles qui ont besoin d'éveiller les sensations de leurs amans : mais vous n'êtes pas, je crois, dans ce cas-là ; vous savez que, près de vous, je suis tout feu, tout amour. — Ce n'est, certes, pas là mon but, me répondit-elle, je veux seulement refuser à qui me refuse, c'est la loi du talion ; vous ne dormirez plus à mes côtés, vous n'aurez plus le plus petit baiser, si vous ne me permettez de faire votre portrait. Des séances de jour vous ennuient ; hé bien ! vous me les donnerez de nuit, là, à mes côtés. Le contact de nos deux corps

enluminera tes traits ; le feu de la volupté sera dans tes regards, ta ressemblance y gagnera, tu seras sublime d'expression : excepté Isabey, nul ne t'a bien saisi, et puis je ne t'aime pas sous les attributs du trône; le manteau, la couronne, le sceptre, la main de justice, tout cela t'écrase et ne te sied pas. On dirait que tu n'es point né pour les porter (1). »

A ces mots, que je pris pour une sanglante ironie, je me jette à bas du lit. Je revêts mes vêtemens. « Fanny, vous êtes une malheureuse ; j'ai descendu dans votre

---

(1) Il faut avouer que tous ceux qui ont insulté à Buonaparte, depuis sa chute, n'ont jamais rien dit de si piquant, de si mérité, que les observations de mademoiselle Gebewort.

cœur ; il est faux et cruel. Vous m'outragez, vous êtes indigne de mon amour et de mes bontés. Vous saurez un jour que l'on ne m'insulte pas impunément. » A ces mots, je sortis furieux. Je fermai sa porte avec tant de violence, qu'une glace qui composait le panneau du haut en fut brisée.

Je crus bien, pour le coup, avoir brisé mes chaînes. J'aurais bien juré que mademoiselle Gebewortt était à jamais bannie de ma mémoire. Cependant, je sortais de reposer à ses côtés ; l'approche de ses charmes, le toucher de sa peau fine et soyeuse, et sur-tout la certitude de passer la nuit dans ses bras, avaient excité dans tout mon individu des desirs dont le doux frémissement faisait encore battre mon cœur. Il

fallait, à tout prix, éteindre ces feux importuns sur le sein d'une belle. Joséphine vint se rappeler à mon souvenir, et j'achevai la nuit auprès d'elle. Si mes transports s'étaient calmés dans les bras de mon épouse, c'était un besoin physique satisfait; ce n'était plus les scènes voluptueuses du boudoir de l'insolente et divine Fanny. Ce fût dans le calme du lendemain, que je mesurai la grandeur des privations que j'allais m'imposer en brisant avec Dorothée. Ma cour, il est vrai, m'offrait de très-jolies femmes; mais il n'en était pas une dans le nombre qui sût se varier comme la jeune Gebewortt. Deux projets me passèrent un moment dans l'idée; le premier, ce fut de renouer avec la belle duchesse de M..., que j'avais

momentanément délaissée ; le second était d'offrir mes hommages à l'épouse d'un de mes ministres, la duchesse de R...., femme charmante, que je convoitais bien avant de connaître mademoiselle Gebewortt. Ces deux projets, quoique charmans, ne firent qu'effleurer ma pensée : le souvenir des charmes de Fanny les eut bientôt fait disparaître ; l'ensemble de cette belle fille, la beauté de ses formes, la suavité de ses baisers et la variété de ses caresses, vinrent tout à-la-fois plaider en sa faveur. Dorothée, me disais-je complaisamment, n'est peut-être pas coupable ; elle ne connaît pas toutes les inflexions de notre langue ; elle ne croyait sûrement pas m'insulter. J'aurai été trop vif : retournons la voir ; je m'expli-

querai, je parlerai en maître ; et si les mots qui m'ont irrité, ont été dits méchamment et à dessein, c'est alors que je fulminerai contre la perfide, que je l'abandonnerai, que je la dépouillerai de mes bienfaits. J'allai sur-le-champ chez Dorothée. L'air du local qu'habitait mon amante, me parut plus léger, plus parfumé qu'ailleurs. Je me présente. Un domestique me dit que sa maîtresse ne voulait voir personne. — J'aime à croire, lui dis-je, que je fais exception. — Votre Majesté voudra bien me pardonner, me répondit le pauvre garçon en tremblant ; vous êtes un des premiers que mademoiselle a désigné. — Va, lui dis-je en souriant, va m'annoncer. » Il revint, et je fus introduit. « Comment, mademoiselle, vous me faites fer-

mer votre porte ! Je croyais mériter une exception. » Fanny ne me répondit qu'en parodiant les phrases que m'avait dictées la colère en la quittant la dernière fois. « Si Votre Majesté s'est trouvée comprise dans l'ordre que j'ai donné, c'est que j'ai voulu lui épargner le pénible aspect d'une femme horriblement méchante. Je suis une malheureuse ; vous avez descendu dans mon cœur : il est faux et cruel. Je vous outrage ; je suis indigne de votre amour et de vos bontés ; je saurai un jour que l'on ne vous insulte pas impunément..... » C'était bien mes propres expresssions. « Fanny, il ne faut point abuser de vos avantages. — Sire, je n'abuse de rien ; mes intentions sont pures. — Vous voulez toujours avoir raison. — Oui,

quand je n'ai pas tort. — Vous n'avez pas tort? Ah! Fanny, que cela soit, jamais je n'aurai éte si satisfait d'être coupable. — Mais, souvenez-vous de ce que vous m'avez dit: « Je suis monarque; j'ai vaincu dans quarante batailles rangées; je commence ma dynastie. » Jugez si ma fierté naturelle n'a pas bien pu se méprendre sur le sens de vos paroles. Mon rang, ma situation..... — C'est précisément ce que j'oublie auprès de vous; ce que je voudrais vous faire toujours oublier. Cependant, vous ne deviez point m'en vouloir. — Je vous ai prévenu avant de former avec vous les plus doux liens de la nature. Née en d'autres climats, je ne connais pas bien le génie de votre langue, et ne sais pas apprécier le sel et la

valeur des mots. » Le ton de la vérité perçait tellement dans les excuses de Dorothée, que je me reprochai sincèrement la scène que je lui avais faite. Douces paroles, tendres caresses, baisers délicieux, tout fut mis en usage pour lui faire oublier mes torts. Je me jettai dans ses bras. Je suçais sa bouche, son front, ses beaux yeux; je la brûlais de mes étreintes. Enfin, un baiser qu'elle appuya sur mes lèvres, fut le signal de mon pardon, et le sceau de notre raccommodement. Quelqu'un a dit, avant moi, qu'un raccommodement desiré, épanchait de nouveaux charmes sur les plaisirs qui le suivaient.

Cette vérité me fut alors bien prouvée. Mon amante me paraissait nouvelle, et notre dîner fut char-

mant. Je lisais dans les regards de Fanny, que si j'avais perdu de doux plaisirs la nuit dernière, je saurais bien m'en récompenser la nuit suivante. En effet, cette nuit de bonheur ne le céda en rien aux plus belles nuits d'amour. Mon amie y fut d'une volupté enivrante. « Eh bien! Fanny, lui dis-je, veux-tu que je te donne une séance? Où sont ta couleur, ta palette et tes pinceaux? — Je le savais bien, me répondit-elle, que tu m'accorderais un jour de tracer ton image, lorsque l'un et l'autre, et sous les mêmes draps, nous pouvons donner de l'énergie à notre ouvrage. » En un clin d'œil, tout fut prêt. « Mon ami, je vais te peindre en buste. Je veux te dégager d'une portion de tes vêtemens. Je ne te donne point de cra-

vatte. Je ne veux pas t'emprisonner dans le collet d'un habit, et te serrer dans les revers agraffés d'un uniforme. » Elle renversa le col de ma chemise sur mes epaules. Elle la tint entr'ouverte sur le devant. L'artiste exigeait souvent une immobilité, que la vue de ses charmes me rendait impossible ; et tandis qu'il esquissait silencieusement mon buste, j'admirais et palpais quelquefois les beautés du sien. Huit séances nocturnes furent employées à la confection de mon individu, représenté jusqu'à la ceinture. Il est vrai que nous les entremêlâmes de mille et une folies.

Depuis longtems j'étais, sous les rapports de l'amour, le plus heureux des mortels. Fanny remplissait tellement mon cœur, que je

n'eus jamais le plus léger desir d'être inconstant. De son côté, cette belle fille n'avait rien à desirer. A l'aide de ses charmes, elle m'avait amené à n'avoir plus de secrets pour elle. Les ministres en qui j'avais le plus de confiance, en savaient beaucoup moins que mademoiselle Gebewortt : depuis longtems j'avais mis sa discrétion à l'épreuve ; et lorsqu'en matière d'état, je ne lui cachai plus rien, j'étais bien assuré qu'elle n'en abuserait jamais. Que l'on me blâme de cette intimité, que d'autres la traitent de faiblesse indigne d'un monarque, je leur répondrai qu'il n'est rien de plus doux, de plus consolant pour un prince toujours encombré d'affaires, que de pouvoir s'épancher dans le sein d'une tendre amie. Sur-

tout quand celle-ci joint à peu d'ambition, l'esprit des bons conseils et de la modération. Si je voulais mettre au grand jour ce que la France, et sur-tout de simples particuliers, lui doivent d'obligations, Fanny serait sans doute celle de toutes mes amantes que le lecteur aimerait le plus. Elle est, de toutes les belles, celle qui fit le plus digne usage de sa beauté. Lorsqu'elle voulait me faire abandonner d'injustes projets, ou sauver quelques personnes de mon ressentiment, elle redoublait de volupté et d'amour : séduit par ses caresses, j'étais contraint, s'en m'en apercevoir, ou de rectifier mes desseins, ou de pardonner aux accusés. Elle m'a trahi, me dira-t-on : c'est vrai. Je dirai plus : elle est peut - être l'unique

cause de ma chute ; mais aujourd'hui que tout semble fini pour moi en Europe, je dois dire que si Fanny fut coupable à mon égard, j'ai peut-être, de mon côté, trop vivement provoqué sa haine et son ressentiment. Dans la position où je suis, je ne puis me venger d'elle, qu'en gardant le silence sur ses bonnes actions. Oui, je le répète, si je publiais tout le bien qu'elle a fait pendant sa faveur, elle aurait autant d'amis en France que j'y ai d'ennemis.

Si quelque chose peut donner une idée de ma sincérité actuelle, c'est d'avouer que j'ai fait une grande faute en laissant Fanny prendre autant d'empire sur moi. C'était, il est vrai, la cause de l'humanité, je dirai même celle de la justice, qu'elle

plaidait avec l'argument de ses charmes; mais l'intérêt de la justice et celui de l'humanité n'étaient point du tout mes intérêts personnels. Justice, humanité, ne pouvaient entrer dans l'édifice colossal de ma gloire. Flatter un moment ces sentimens, c'était ébranler les bases de ma grandeur; en un mot, c'était démentir mon caractère et l'égoïsme de mes principes. Je n'ai malheureusement fait ces réflexions que lorsqu'il n'était plus tems. Si quelque chose pouvait excuser ma faiblesse, ce serait sans doute l'extrême beauté de mon amante, et sur-tout le grand art qu'elle avait d'être de jour en jour plus aimable. A l'heure même où j'écris, le souvenir des voluptueuses caresses de Fanny m'innocente encore de ma faiblesse envers

elle ; je me dis : un dieu eût à peine échappé à la douceur du piège. Quoi qu'il en soit, ne pouvant deviner l'avenir, je m'abandonnais voluptueusement au présent.

Nous étions alors au commencement de 1808. J'avais fait un voyage à Fontainebleau. Il y avait cinq jours que j'y étais, lorsqu'un exprès de madame Gebewortt mère, m'apprit que sa fille était dangereusement malade. Fanny, mon amante en danger! J'oubliai que j'étais au milieu de ma famille, que je lui devais quelques égards; je ne prévins personne, et je partis sur-le-champ. Ma douleur fut extrême, en voyant ma jeune amie. Ce n'était plus cette femme adorable, dont l'éclat et la fraîcheur attiraient tous les regards ; les lis et les roses de son teint avaient

fait place à la pâleur ; ses grands yeux bleus, qui naguère éveillaient le desir, s'entrouvraient à peine ; ses lèvres étaient sèches et décolorées : une fièvre brûlante la dévorait. Les médecins qui l'entouraient n'osaient me donner trop d'espérances. La maladie était une espèce de fièvre putride, et l'on ne pouvait prononcer sur le sort de la malade qu'après les premiers accès de la fièvre. Fanny ne m'avait point reconnu : j'étais au désespoir. Ces chagrins, joints à l'inquiétude de mes projets sur l'Espagne, rendaient alors mon abord extrêmement difficile. Enfoncé dans mes vastes conceptions, je n'avais plus les caresses de ma douce amie pour en égayer la profondeur. Les ambassadeurs étrangers, mes cours souveraines, mes

ministres, mes courtisans, ma propre famille, durent s'apercevoir d'un changement notable dans tout mon individu : les uns et les autres eurent beaucoup à souffrir pendant les cinq semaines que Fanny garda le lit. Enfin, cette chère amie me fut rendue. Les premiers jours de sa convalescence, je m'aperçus qu'elle n'était plus la même; souvent mécontente et lunatique, aimant à me contredire, elle me faisait toujours acheter par des complaisances indignes de moi, le plaisir de partager son lit. Ce changement, sans doute, était une suite de la maladie qu'elle venait d'éprouver : un pareil caractère ne pouvait longtems me convenir. Tout en voulant me conserver la possession de ma belle amie, je résolus de ne point, à l'a-

venir, céder à toutes ses volontés, quel qu'en fut l'objet. L'occasion s'en présenta bientôt, et je m'empressai de la saisir.

Les sieurs Faesch et compagnie, négocians hollandais, au mépris de mon décret contre les sucres provenant des colonies anglaises, avaient acheté sept à huit cent caisses de cette denrée. Le sieur Hoppe, négociant de la Havane, devait faire parvenir ces sucres à leurs acheteurs, à l'aide d'un faux certificat d'origine, attestant qu'ils étaient réellement de la Havane. La fraude fut découverte par l'inspecteur des douanes françaises à Hambourg; les sucres furent séquestrés. Les intéressés protestèrent, et l'affaire fut portée au Conseil des prises. Un Irlandais, qui se trouvait alors à

Paris, etait intime avec la maison Scroder de Hambourg, qui se trouvait intéressée dans le séquestre ; il voulut rendre service à ses amis, en faisant intervenir mademoiselle Gébewortt dans cette saisie réputée illégale. Il était de l'âge de Dorothée ; ils avaient été élevés ensemble, et sur-tout il n'ignorait point qu'elle était mon amante. Dorothée qui, de son côté, crut voir une injustice criante dans les procédés de mes agens, accueillit favorablement son compatriote, et promit de s'intéresser vivement en faveur de ses amis. « Votre Majesté, me dit-elle le soir même, ne sait pas sans doute que l'on médite en son nom une horrible injustice envers d'honnêtes négocians de diverses nations. » Alors, elle entra dans tous les dé-

tails de cette affaire. A l'entendre, les sieurs Faesch et Hoppe étaient plus blancs que neige, et l'administration des douanes leur aurait dû des dédommagemens. L'occasion était trop belle pour commencer mon premier début dans le dessein de lui résister désormais. « Fanny, lui dis-je, plus je vous connais, plus vous me surprenez. Quelle est donc cette fureur de vouloir vous glisser dans toutes les parties de mon gouvernement? Qu'avez-vous de commun avec les sucres des sieurs Faesch et autres; en vérité, c'est vouloir.... — Oui, interrompt vivement cette fille intrépide, c'est vouloir sauver à Votre Majesté un trait abominable, injuste et despotique, une action infâme que vous réprimerez sans doute. Non, vous

ne souffrirez pas que vos douaniers ruinent d'honnêtes gens en votre nom, sur-tout quand ces négocians ne sont pas en contravention à vos décrets. Quoi ! vous êtes mon amant; je vous aime, vous me payez de retour, et je ne m'intéresserais pas à votre gloire ! Je souffrirais que mon amant, guerrier célèbre, conquérant peut-être trop fameux, monarque du premier peuple du monde; je souffrirais, dis-je, qu'un tel homme fût exécré des trois quarts du monde ! et pourquoi ? pour satisfaire à la rapacité de quelques fripons, qui, sans le poste avili qu'ils occupent, ne sauraient où trouver du pain. Non, je ne le souffrirai pas; je me priverai plutôt et des bontés de Votre Majesté, et de sa tendresse. Je le puis, Buonaparte.

L'ambition n'est point ma passion dominante; je peux faire le sacrifice d'un brillant avenir. Je vous avoue même, qu'en garde contre l'impétuosité de votre caractère et contre votre inconstance naturelle, je me suis préparé une modeste retraite sur le sol qui m'a vu naître. Je dis modeste, et vous savez si vos bienfaits m'ont donné les moyens de faire autre chose de plus. Cependant, mon ami, je suis contente; plût à Dieu l'être de même sur toute autre chose. » Ce que je venais d'entendre était à-la-fois mêlé de vérité, de force, d'audace et de tendresse: J'étais prêt à céder; mais je me ressouvins de mon projet, et ne voulus point en avoir le démenti. « Fanny, sans entrer dans tout ce que vous venez de dire, je ferai rendre justice

aux personnes pour lesquelles vous vous intéressez. Je ne vous dissimule pas que si elles sont coupables, je ne m'opposerai point à l'actions de tribunaux. » Je me retirai sur-le-champ, pour échapper à la séduction de ses embrassemens.

J'aurais tout sacrifié au plaisir de prouver à mon amie que j'avais aussi des volontés au-dessus de ses caprices et de ses charmes. Je fis venir M. Berlier conseiller d'état et président du conseil des prises, et sans vouloir entrer dans aucun éclaircissement relativement aux sieurs Faesch et consors, j'ordonnai que, si dans l'importation des sucres, il y avait le moindre indice de prévarication à mes décrets, lesdits sucres demeurassent confisqués, pour être ensuite vendus au profit

de l'état. En fallait-il d'avantage avec les tribunaux d'alors. En effet, l'arrêt que j'avais indirectement porté, sortit son plein et entier effet. MM. Faesch et compagnie en furent pour leur sucre.

Ce commencement d'une victoire remportée sur moi-même, me fit infiniment de plaisir. J'étais glorieux de me vaincre, et je savourais l'ineffable plaisir de retrouver toute la tenacité, toute l'énergie de mon caractère. Je me flattai même, en secret, d'oublier insensiblement celle qui, depuis deux ans, m'enchaînait à ses caprises. Pour atteindre à ce but, je n'allai pas chez Dorothée. Je me perdais jour et nuit dans mes conseils, dans le fracas de la représentation, et surtout dans l'immensité des projets

que fomentait alors mon ambition. Je n'avais pas visité mademoiselle Gebewortt depuis nos démêlés relatifs à MM. Faesch et Hoppe ; je croyais même pouvoir résister longtems au desir de la voir, lorsqu'une rencontre imprévue vint tout à coup me rapprocher d'elle.

David avait alors exposé au Musée le tableau du couronnement : je voulais juger moi-même du mérite de cette vaste composition. Je fis prévenir le directeur Denon, que le jeudi matin, je visiterais le Musée, suivi seulement du grand maréchal. Depuis une demie-heure nous raisonnions, Duroc et moi, sur la manière de David, lorsque j'aperçus une superbe femme debout, devant un tableau, occupée à dessiner quelques têtes de la sainte fa-

mille, de Raphaël. Je ne reconnus pas tout de suite celle dont tout l'ensemble avait été la proie de mes regards et de mes baisers. J'avance vers cette belle : ma surprise et mon émotion furent extrêmes en reconnaissant Fanny. Si j'avais eu le tems de réfléchir, je me serais aussitôt retiré ; mais, dans le moment d'une si douce surprise, il aurait fallu être plus qu'un homme, pour ne point approcher la jeune artiste. Totalement absorbée dans son étude, Dorothée ne m'avait point aperçu. J'étais derrière elle ; je me penche vers son oreille : « Quand on a, lui dis-je, une aussi belle tête, on ne vient point étudier ici les grands maîtres, on copie son portrait. » Si Fanny fut un instant surprise de ma rencontre, elle n'en fut point

déconcertée. « Je n'ai point, me répondit-elle, assez d'amour-propre pour oser me comparer aux beautés créées par la sublimité du génie. —Cette modestie vous sied bien, aimable Fanny, sur-tout lorsque vous avez le droit de vous rendre autant de justice, que le jour où vous me faisiez l'éloge de votre beauté. — Vous ne me compariez alors à personne, et je vous disais franchement ce que je pensais de moi-même — Hé bien! je vous le dis aujourd'hui aussi franchement; il n'est pas une tête dans ces tableaux, avec laquelle la vôtre ne puisse soutenir la comparaison. — Plus je vous regarde à mon tour, et moins je reconnais Votre Majesté. Vous êtes d'une galanterie! ... — Je ne suis donc pas toujours ainsi? — Sire,

j'en appelle à vous-même. — Allons, méchante ; j'aurai ce soir le plaisir de vous prouver que vous jugez mal. Nous nous quittâmes alors, et je fus rejoindre Duroc.

La rencontre de ma jeune amie avait fait évanouir une portion de mes projets. Je pensai qu'avec un peu de fermeté, je pourrais concilier et mon amour et la dignité de mon rang. Toute la journée je fus dans une douce attente; le jour commençait à peine à baisser que déja j'étais près de Fanny ; il n'y avait que cinq jours que je l'avais vue; il y en avait huit que je n'en avais reçu un baiser. Ces privations me parurent dater d'une année. Dorothée était divine, et je croyais la voir pour la première fois. Elle avait appris le jugement rendu par le

conseil des prises, contre les négocians hollandais ; elle eût le bon esprit de ne m'en point parler. Etonné de son silence, je lui dis en riant : « Vous me voulez, sans doute, bien du mal ! que dois-je penser? vous ne me parlez pas du sujet de notre querelle? — Le mal est fait : se taire, en pareil cas, me paraît le plus sage. — Croyez-moi, Fanny, ces messieurs étaient en contravention ; et si je n'avais confirmé l'arrêt du conseil, il en serait résulté de fâcheux inconvéniens. — Pour ne point altérer la douceur de notre réconciliation momentanée, Votre Majesté devrait ne point toucher cette corde. — Que dites-vous, Dorothée? notre reconciliation momentanée ? vous espérez donc.... — Je n'espère pas, mais je

crains de vous donner, à l'avenir, de plus forts sujets de mécontentement; car, je vous le dis encore, je n'abandonnerai jamais le soin de votre gloire et celui de votre repos aux convulsions de votre ambition et de votre fausse politique. Mes reproches, mes remontrances, seront en proportion de vos injustes projets. Vous voyez ma franchise : s'il faut vous perdre, j'en gémirai; mais s'il ne faut que vous aimer pour avoir le droit de vous faire de sages observations, comptez sur des baisers sans nombre. » Je ne voulus rien objecter à Fanny pour ne point me priver du plaisir de partager sa couche. Quelle nuit je passai! quelle femme je pressai dans mes bras! O mon amante! pourquoi vouloir autre chose que m'eni-

vrer de tes brûlantes caresses ! Crois-moi, ton sexe n'est point fait pour se perdre dans le dédale des évènemens politiques ; l'amour et la volupté, voilà les seuls codes qu'il doit approfondir. S'il veut régner, que ce soit sur nos cœurs, et qu'un lit soit le seul trône qu'il convoite.

S'il eût été possible d'aimer Dorothée avec plus de force, ma tendresse pour elle se serait accrue. Ce n'est pas qu'elle eût abandonné son systême de remontrances, car, chaque jour, elle m'en cassait la tête ; mais elle savait entremêler ses reproches de tant de volupté, que je les écoutais assez paisiblement ; sauf à moi d'en faire après ce que je voudrais. J'avouerai, néanmoins, qu'elle m'a souvent donné d'excellens conseils ; et que je lui dois de

m'être assez bien tiré de la position délicate dans laquelle je me trouvais relativement aux cours de Suède et de Russie, qui se faisaient alors la guerre avec acharnement. Plus d'une fois, elle vint à Saint-Cloud, sous le costume du chevalier Damour. Je la recevais alors dans mon cabinet où je travaillais souvent avec elle. C'est ce même chevalier qui a si longtemps intrigué Menneville.

J'éprouvais une douce satisfaction de travailler à côté de Dorothée : elle écartait la sécheresse des actes diplomatiques ; sa presence donnait la vie à tout ce qui m'entourait. Faut-il payer si cher d'aussi doux plaisirs ! Fanny restait souvent seule dans mon cabinet ; naturellement curieuse, elle fouillait partout. Un jour, elle découvrit un cahier de pa-

pier dans le fond d'un tiroir ; c'était le fameux projet de faire connaître aux souverains et à l'Europe entière, les divers hommes qui, depuis dix ans, me vendaient les secrets de leurs cabinets. Sur la liste fatale étaient des traîtres de toutes les nations et de tous les rangs. A côté de leurs noms, était les sommes que m'avaient coûté leurs infamies ; venait ensuite le détail des fausses démarches qu'ils avaient fait faire à leurs souverains, et la foule des malheurs qui en étaient resultés : le tout écrit de ma main. Une pièce de cette importance ne pouvait échapper à la trop clairvoyante Fanny : elle se hasarda de l'emporter chez elle, où deux nuits lui suffirent pour en prendre copie ; elle eût ensuite l'adresse de remettre l'original où elle l'avait

pris. On saura plus bas comment j'ai appris tous ces détails. Quoi qu'il en soit, si je me fusse aperçu que mon amante avait connaissance de cette terrible liste, c'en était fait d'elle; sa beauté, ses larmes, sa jeunesse, le souvenir de nos douces nuits, rien ne l'eût sauvée de mon ressentiment. J'aurais fait donner secrettement la mort à celle qui me fit tant de fois expirer d'amour; je n'aurais pas balancé un seul instant à sacrifier cette belle fille à ma sûreté personnelle. Les maux que dans la suite elle m'a causés, ont prouvé si j'aurais eu tort.

Munie d'une pièce aussi importante et forte de ma tendresse, Fanny crut pouvoir encore me plier à ses caprices, et me faire essuyer d'insipides remontrances, quoi qu'elle fût encore tendrement aimée, ils

étaient passés pour elle, ces beaux jours où quelques mots de sa part me faisaient abandonner d'excellens projets. J'arrivais à une époque où l'entreprise la plus vaste devait un moment faire taire toutes mes sensations voluptueuses.

Effrayé, depuis longtems, de la puissance colossale de l'Angleterre, mon premier vœu, en prenant les rênes de l'état, fut d'humilier cette nation. Mes premières tentatives ayant été infructueuses, je changeai de manœuvres, et conçus le projet d'être sur le continent ce que les Anglais sont sur les eaux. Puisqu'il est vrai que ces trop heureux insulaires ne souffrent sur les mers que le pavillon qui leur convient, de même je prétendais qu'aucun prince, en Europe, ne tirât un coup de

canon sans ma permission. La victoire m'avait soumis tous les souverains du Nord; restait l'Espagne, espèce d'alliée devenue l'entrepôt de toutes les marchandises anglaises. Je savais bien que, malgré mes décrets sur le blocus continental, les Espagnols ne fermeraient jamais leurs ports à l'Angleterre; d'un autre côté, la famille régnante en Espagne était celle des Bourbons : raison de plus pour lui ravir un trône sur lequel il m'était si nécessaire de placer un prince de ma famille. Depuis longtems, une foule d'agens secrets organisaient, en mon nom, la perte de l'Espagne; un seul homme, quoique dévoué en apparence à mes intérêts, pouvait encore s'opposer à mes desseins : c'était le prince de la Paix. Je levai bien vîte cet obstacle :

des menées sourdes, de secrettes calomnies, de fausses inculpations, furent adroitement ménagées, et bientôt le ministre fut en horreur à toute la nation. D'un autre côté, je faisais travailler en tous sens la famille royale : la bonne harmonie cessa bientôt d'exister entre elle ; les esprits étaient passablement disposés à la révolte, et je n'avais plus qu'à frapper le grand coup. Mon plan était d'attirer la famille royale sur la frontière, et de m'en assurer après lui avoir fait signer, en ma faveur, une renonciation de leurs droits présens et à venir à la couronne de toutes les Espagnes. De tout tems, et pour donner plus de caractère à mes projets, je consultais mes conseils et mes ministres ; je me gardai bien de leur parler de mes véritables

intentions : je leur dis seulement que, vû l'influence des Anglais à la cour de Madrid, il importait de donner un autre souverain à l'Espagne, et de porter la guerre dans ce pays. J'exposai mon projet de manière à prouver que c'était moins un avis que je venais chercher qu'une approbation. Cependant, une partie de mes ministres restèrent muets d'étonnement: hommes faibles et diplomates rétrécis, mon projet était, selon eux, d'une ambition désordonnée. Ces taupes en politique n'osaient voir, dans la conquête des Espagnes, le complément de ma gloire et l'abaissement de l'Angleterre; plusieurs d'entr'eux crurent, au contraire, y découvrir la perte de mes conquêtes et ma chute du trône. Talleyrand fut celui qui s'opposa le plus vivement à

mon projet (1) ; ses raisons, concluantes pour le commun des hommes, n'étaient, à mes yeux, que de faibles préjugés ; son mémoire, lu en comité secret, avait rangé une portion des ministres de son côté, le reste était indécis ; mais, tout à coup, Regnault-d'Angely se lève ; Regnault : c'est tout dire en fait d'orateur ; habile à faire approuver les intentions du maître, il discute le projet, en fait ressortir les magnifiques résultats ; il tonne, il fulmine : si ce ne sont pas d'excellentes raisons, ce sont de superbes phrases ; enfin, il termine par cette apostrophe à jamais célèbre :

« Messieurs, vous auriez sans doute raison de ne point approuver la guerre d'Espagne, si tout autre

---

(1) Voyez le Précis historique, neuv. édit.

que Sa Majesté devait en diriger les opérations; mais est-il des revers pour le vainqueur du monde? lui serait-il défendu de chercher la prospérité de ses peuples dans l'abaissement des autres? je ne le crois pas. Avouons-le, Messieurs, nous sommes trop loin de ce grand homme pour mesurer la profondeur de ses desseins; là où la faiblesse de notre vue n'aperçoit que des cyprès, l'incomparable guerrier placera le laurier de la victoire. Reposons-nous, Messieurs, sur la masse de ses lumières, et bientôt vous entendrez dire : l'empereur des Français a soufflé sur l'Espagne, et les bataillons espagnols ne sont plus. » Ainsi parla Regnault. maintenant, quel monarque ne porterait point un pareil homme dans son cœur! quel prince ne le char-

gerait point de biens et de dignités! quel homme pourrait mieux mériter et les uns et les autres! cher Regnault! sujet précieux! oui, si le roi de France sait t'apprécier, tu peux lui rendre encore de brillans services; tu les lui rendras, je te connais; tu ne regardes pas qui occupe le trône: il te suffit d'en être l'éloquent défenseur. Sublime philosophie! que de progrès elle a faits depuis quinze ans!

La guerre d'Espagne fut donc secrettement résolue, et j'ordonnai les préparatifs de mon départ pour Bayonne. C'était dans cette ville que je me proposais d'attirer Charles IV et sa famille. Une insurrection était préparée à Aranjuez, où la cour s'était retirée. Le prince de la Paix devait en être la victime, et le prince des Asturies devait être pro-

clamé roi des Espagnes, au préjudice de son père, forcé d'abdiquer sa couronne.

Mademoiselle Gebewortt fut bientôt informée de mes desseins sur l'Espagne. J'ignore qui lui procura une copie du mémoire que Talleyrand de Périgord m'avait présenté contre cette invasion. La cause du ministre devint la sienne. Ses raisons lui parurent sans réplique; et plus alarmée que lui, elle conclut que cette entreprise engloutirait et ma gloire et mon trône.

Lorsque j'allai chez elle, je fus surpris d'entendre les sons d'une guittare. J'ignorais qu'elle pinçait à ravir de cet instrument. J'entrouve la porte : ô tableau charmant! Sur un lit de repos était voluptueusement étendue, la plus belle de toutes les

Espagnoles : c'était Fanny. On sait que rien ne prête plus à la beauté que le costume espagnol. Nul vêtement n'est aussi léger, aussi théâtral, et plus volupteux.

Dorothée que rien, selon moi, ne pouvait embellir d'avantage, devint cependant encore plus belle sous son nouvel habit. Le charme était trop vif et l'attraction trop forte, pour me refuser au plaisir de contempler les appas de la jolie signora. Ce ne fut plus une jeune Française que je pressais sur mon cœur, c'était une langoureuse Espagnole : le mol abandon de sa personne, la douce langueur de ses regards, la paresse, et ensuite la durée de ses baisers, avaient mis le comble à l'illusion : je me croyais dans un boudoir de l'escurial. Que

de bonheur nous goutâmes l'un et l'autre ! Nous étions moites de plaisir. C'était sûrement là où m'attendait Fanny, pour me faire renoncer à des projets que l'Europe armée ne m'aurait pas fait abandonner. Néanmoins, soit que mon ivresse ne lui parût point assez complette, elle attendit que les plaisirs de la nuit vinssent y mettre le comble. C'est pendant cette nuit, unique dans les annales de l'amour, que Dorothée m'apprit qu'avec elle, on ne mettait point à sec la coupe de la volupté. Ses élans, ses caresses, ses folies, tout fut nouveau pour moi. Ce n'était plus mademoiselle Gebewortt, c'était quelque chose de plus qu'elle, que je n'avais jamais vu, jamait touché ; je ne m'abandonnais, dans ses bras, qu'à la moitié

de mes sensations, pour ne point en mourir. « Je me souviendrai longtems, lui dis-je, de la jeune signora. Je dois un siècle de bonheur à son joli costume. — Vous en aimez, dites-vous, le costume, en aimez-vous la nation? » Cette demande imprévue fut un trait de lumière. « Fanny, ma Fanny, n'attriste point une si belle nuit. Viens de nouveau te jeter dans mes bras. — O oui! je m'y jette dans tes bras! de même que toi, j'y trouve le bonheur. Plût à Dieu, mon ami, plût à Dieu mille fois, que d'affreuses images ne vinssent point empoisonner la douceur de pareils instans! Grand Dieu! s'écrie-t-elle avec un accent dont je fus un moment ému, serait-il possible?..... Quoi, cet homme, avec lequel je me perds

dans un monde de délices ; ce guerrier qui commande aujourd'hui à l'Europe étonné ; ce mortel qui peut, en se bornant, se placer à la tête des hommes nés et à naître ; ce Buonaparte, dis-je, va s'ouvrir un grouffre où je le verrai disparaître ! O mon ami, mon doux ami, ne va point en Espagne ; ou, si tu résistes à mes prières, péris glorieusement dans ces contrées ; ne reviens plus te placer sur un trône où tous les peuples armés viendront bientôt te saisir. Juges, aujourd'hui, de mes angoisses. Quoi ! ce monarque ceint de tous les lauriers de la victoire, traversant glorieusement sa capitale au milieu des acclamations de tout un peuple, je le verrai un jour, dans cette même cité, vaincu, trahi, déshonoré, sans sceptre et sans

gloire, chargé de la haine de ses sujets épuisés, et de celle des nations qu'auraient armées le désespoir et l'ambition d'un injuste conquérant! O dernier trait d'un avenir horrible! Dieu, souffrirez-vous qu'il se réalise. Vous écraseriez une faible victime sous le poids d'une sanglante image! Quoi! je verrais la tête qui repose sur mon sein, la bouche qui l'humecta de ses baisers, l'œil qui parcourut mes charmes les plus secrets; je verrais tout cela se flétrir sous la hache d'un bourreau! Buonaparte, ne va pas en Espagne. »

Je défierais l'homme le mieux prononcé, de s'exprimer aussi hardiment dans une circonstance pareille. J'étais sous les mêmes draps que Fanny; ses formes touchaient les miennes. Que d'avantages! La partie

n'était point égale ; je me retirai silencieusement.

Les adulations de mes courtisans, les hommages du sénat, les félicitations de l'université et celle des cours souveraines, m'éloignèrent insensiblement du hideux tableau que ma brûlante amie venait de me retracer avec une énergie foudroyante. Tous les préparatifs pour Bayonne étaient faits. Je fixai mon départ au deux avril 1808 ; deux jours avant, je prévins mademoiselle Gebewortt qu'elle me suivrait à Bayonne. Cet ordre lui fut d'une indifférence qui me surprit. Enfin, je quittai la capitale : je séjournai quelques jours à Bordeaux, et, le 15 avril, j'arrivais à Bayonne. Ma trame était bien ourdie : en moins de trois semaines, le roi Charles, le prince des Astu-

ries, les infants Don Carlos, Francique et Don Antonio, me cédèrent, le pistolet sous la gorge, tous les droits de la maison d'Espagne. J'occupais alors le château de Marrac. Dorothée occupait un appartement à l'extrémité; seule, isolée, elle vivait en paix, et dans le plus tranquille incognito. J'ignore qui l'instruisait de tout ce qui se passait; mais elle n'ignorait rien : elle apprit enfin que la famille royale, contrainte de donner dans le piége que je lui avais préparé, allait, les uns à Valencay, les autres aux environs de Poitiers, et le roi et la reine à Fontainebleau.

Son indignation fut au comble, et toute ma puissance ne l'aurait point réprimée. Depuis plusieurs jours, elle était d'un froid glacial avec moi; mais

comme elle ne s'expliquait pas, je ne voulus point la devancer. Enfin, le quinze mai au soir, je lui fis une visite; son indifférence ne m'avait pas favorablement disposé en sa faveur. Elle lisait alors le journal qui contenait le nom des lieux où j'avais exilé la famille royale; ma surprise fut extrême, en voyant que Fanny avait fait toutes ses malles. Cette inconséquence de sa part, sa froideur insultante, ajoutée au fracas des évènemens du jour, ne contribuèrent pas peu à m'aigrir totalement contre elle. « Que signifie, lui dis-je, tous ces apprêts?—Que je pars.—Vous partez et je n'en suis point informé......—Je croyais être plus connue de vous. Vous savez que je ne puis plus rester en ces lieux: l'air qu'on y respire m'infecte.—Fanny, en un mot,

mesurez vos expressions. — Sire, mesurez vos procédés. Je me retire; je renonce à vous, à vos bienfaits, à vos caresses, à votre empire, au doux plaisir de m'opposer à vos coupables desseins; non, vous ne m'êtes plus rien. Je ne vous ai pas connu, vous n'avez jamais reposé sur mon sein, je ne vous ai jamais donné un baiser; qui êtes-vous? vous n'êtes plus l'empereur des Français, vous n'êtes plus le roi d'Italie, le protecteur de la confédération du Rhin, le médiateur de la Suisse: vous êtes un guerrier fougueux, un conquérant sans réflexion; fort seulement de vos phalanges, vous donnez des fers aux mains les plus augustes; vous déchirez tous les contrats sociaux, vous méprisez tous les pactes, enfin, vous cumulez sur votre tête l'exécration

des rois, des peuples, et celle de vos malheureux sujets. Si vous n'étiez Napoléon je ne vous braverais pas ; mais ce que je vous dis, je le dis sans regret, sans crainte ; je voudrais ne plus vivre. » J'étais livide de colère. « Insolente, lui dis-je en écumant de rage, tu ne me redoutes donc pas?..... — Je ne redoute rien, je te brave. — Attends-toi, malheureuse!.. — Avec Votre Majesté on peut s'attendre à tout, quand il s'agit d'un crime. » C'en était trop : l'audacieuse avait dépassé les bornes. Je lui lançai un soufflet qui lui fit jaillir le sang des narines. « C'est assez, me dit-elle, en me secouant la main avec force ; ce soufflet-là vient de détrôner l'empereur des Français. » Ces mots furent à peine prononcés, qu'elle était hors de l'appartement.

Lecteur, je ne te dirai pas que, la minute d'après, je n'aurais pas voulu retenir le coup que j'avais porté; mais, enfin, rends-moi justice : j'étais monarque, l'Europe m'était soumise, tout ce qui m'entourait était à mes genoux, et une simple fillette osait me donner les plus odieuses épithètes. Sa dernière phrase à laquelle j'avais fait fort peu d'attention, me revint à la mémoire.

Que veut dire cette audacieuse par ces mots : « Ce soufflet a détrôné l'empereur des Français? » Elle est folle, sans doute; laissons-lui le tems de digérer son affront et de reconnaître ses torts.

Malgré le sanglant outrage fait à Fanny, je ne la supposais point capable de prendre son parti sur-le-champ. Je savais qu'elle était sans

argent, et conséquemment dans l'impossibilité de quitter Bayonne sans m'en prévenir. Je me faisais un plaisir de la voir descendre à la prière et me demander les moyens et la permission de retourner à Paris. C'est pourquoi je ne m'informai pas du parti qu'elle avait pris, et je n'appris son départ que cinq jours après. Tant mieux, me dis-je en secret, elle aura le tems de réfléchir et d'oublier mon procédé. Depuis quinze jours je l'avais oubliée, au milieu des grands intérêts dont j'étais occupé. Jugez de ma surprise lorsque j'appris qu'elle n'était plus à Paris. Elle avait vendu ses meubles et l'on ignorait l'endroit où elle s'était retirée. Je fus extrêmement sensible à cette nouvelle, et je regrettai sincèrement d'avoir outragé mademoi-

selle Gebewortt. Fouché reçut l'ordre de faire les plus grandes recherches, non-seulement en France, mais encore chez l'étranger. Toutes ses perquisitions furent inutiles; lorsque le 26 juillet, Cambacérès reçut un paquet daté de Thorn : c'était une lettre à mon adresse. Il me la fit parvenir sur-le-champ à Toulouse, où j'étais alors.

Je fus doucement ému à la vue de l'écriture de ma ci-devant amie. J'aurais été d'autant plus disposé à la pardonner, ou à en recevoir un pardon, que je commençais à ressentir le prix de son absence. Je brise le cachet. Jugez de ma surprise et sur-tout de ma colère en lisant ces mots :

« Si Buonaparte avait reçu un soufflet d'un de ses sujets, si ce soufflet

eût fait jaillir son sang, Buonaparte eût-il pardonné? non : il aurait fait écharper le coupable. Fanny-Dorothée Gebewortt a reçu un soufflet de Buonaparte. L'empereur des Français, roi d'Italie, lui a donné un soufflet, et le sang en a rejailli; lui pardonnera-t-elle? non : ne pouvant lui donner la mort, elle ne descendra pas dans la tombe avant d'avoir été vengée. »

FANNY-DOROTHÉE GEBEWORTT.

Il n'est pas donné à l'homme de s'exprimer plus énergiquement. Je ne balançai pas : Fanny, me dis-je, tu me hais; eh bien! je te méprise.

Quand on a roulé sur les formes de la plus belle des femmes, il est bien difficile de ne point s'en rappeler le souvenir. Tout à coup, fai-

sant un noble effort, je redevins moi-même; je redevins Buonaparte. Fanny, m'écriai-je, tu ne m'es plus rien; je méprise et ta vengeance et tes menaces. Intrépide et maître de mes desirs, je ne pensai plus à Fanny.

Cependant j'aurais fait les plus grands sacrifices pour découvrir sa retraite. Montgaillard, Colville, Beauvai et Guillet furent envoyés en Autriche, en Hongrie, en Souabe; tandis que mesdames de Bonneuil, Visconty et Gay, étaient, les unes en Angleterre, les autres en Russie. Leurs recherches furent inutiles; et dès ce moment, Fanny fut pour moi une femme qui n'avait pas existé. J'étais alors trop encombré d'affaires pour sentir les privations de la volupté. L'Espagne, quoique rebelle

sous divers points, me laissait un espoir certain de la conquérir.

Lecteur, tu te ressouviens de l'insolence d'un couplet contre Fanny, chanté chez Madame R...., épouse d'un banquier. Je m'étais promis de m'en venger. J'avais juré que si le père de Dorothée avait failli, l'époux de la belle R.... ferait banqueroute. Cet oracle était mille fois plus sûr que celui de Calchas. Je fis d'abord un fort emprunt sur la caisse de R ...., bien décidé d'en retarder ou plutôt de n'en jamais faire les paiemens; j'appris ensuite qu'il existait, à Burgos, une immense quantité de laines achetée par MM. Obercamp et R....: jamais il ne se fût présenté une plus belle occasion de réaliser ma vengeance. Je fis sur-le-champ, saisir lesdites laines, sous prétexte qu'elles

faisait partie des confiscations exercées sur les rebelles. La valeur de ces laines était exorbitante, et les vendeurs avaient été complètement soldés. Cette perte énorme, jointe à l'emprunt que j'avais fait sur la caisse de R....., le contraignirent à suspendre ses paiemens. La chute d'une pareille maison fit une vive impression dans le commerce; beaucoup de personnes l'attribuèrent au luxe de l'epouse du banquier, et c'est ce que j'avais prévu et desiré. Cette femme irritée, non-seulement d'avoir perdu sa fortune, mais encore d'être accusée d'avoir accéléré cette perte, se permit, sur mon compte, certains propos qui me forcèrent à l'exiler. C'est ainsi que mademoiselle Gebewort fût vengée d'un insolent couplet.

Cependant, la perte de cette belle fille me touchait vivement, et j'éprouvais tous les jours le besoin de la remplacer. J'étais alors de retour de l'expéditiou de Bayonne, où tout avait réussi au-delà de mes desirs. La famille de Charles IV était dispersée et prisonnière dans le centre de mes états ; malgré la rage secrette des Espagnols, les juntes s'occupaient des moyens de recevoir le monarque que je leur avais choisi. Si tout en Europe souriait à mes projets : il n'en était pas de même du côté de l'amour. Je n'avais pas la plus petite liaison. Il était à ma cour une foule de belles femmes ; mais l'extrême beauté de Fanny Gebewortt, m'avait rendu difficile sur le choix d'une amante. J'étais d'ailleurs fort mal avec le beau sexe qui

m'entourait. Je négligeais rarement, je l'avoue, l'occasion de l'humilier. Journellement, je versais l'ironie à pleines mains sur toutes les femmes, qui, en revanche, me détestaient secrettement. L'ingratitude de Fanny et sa fuite, ne contribuaient pas peu à m'aigrir contre son sexe; néanmoins, ce sexe devenait tous les jours de plus en plus nécessaire à mon bonheur; je croissais en desirs, et mon épouse ne pouvait seule remplir mon cœur. A qui jetterais-je le mouchoir, ou plutôt, quelle belle contraindrais-je à le recevoir? c'est ce dont j'étais embarrassé. J'eus bien un moment la pensée de me déclarer en faveur de la reine d'Etrurie, alors au château de Fontainebleau avec son père. Cette dame n'était pas sans attraits; les nom-

breux chagrins auxquels elle était en proie, ajoutaient aux grâces de sa figure, une teinte de mélancolie plus séduisante mille fois que l'éclat du bonheur. Elle était, en un mot, et par sa naissance et par son rang, une conquête digne de moi. Néanmoins, cette pensée eut à peine effleuré mon cœur, que je l'en repoussai. Je fus d'abord effrayé des nombreuses difficultés que j'éprouverais à séduire une princesse aussi vertueuse, et, sous ce rapport, le modèle de son sexe. Supposant ensuite que je parvinsse à lui faire recevoir mes hommages, je calculai les résultats d'une pareille liaison. La princesse, me dis-je, ne sera pas plutôt maîtresse de mon cœur, qu'elle plaidera la cause de sa famille. Elle aura de son côté la justice et

l'amour ; je ne pourrai lui résister. Bientôt je détruirai mon propre ouvrage : l'Espagne retrouvera ses anciens maîtres, et, de mes immenses projets contre les Espagnols, je n'aurai qu'une amante de plus. Il en fallait moins pour abandonner une conquête que je n'aurais peut-être pas obtenue.

A-peu-près à cette époque, la reine de Hollande fit un voyage à Paris ; sa présence fit une agréable diversion à l'uniformité de ma vie. Il y eut des bals et des fêtes au château. La cour devint moins sombre, et moi beaucoup plus affable. Ce fut dans une de ces aimables réunions que les suites d'un évènement particulier mirent dans mes bras l'épouse d'un de mes généraux. Depuis longtems, cette jolie femme était l'orne-

ment de ma cour, et je ne l'avais pas remarquée; cependant, elle était digne de mes caresses, et je sais bon gré au mari, d'avoir fait une friponnerie qui me fit remarquer son épouse.

Au mois de mai 1808, j'avais chargé le général S....y de conduire en France la reine d'Etrurie. Cette princesse eut la maladresse de lui confier ses bijoux et ses objets les plus précieux pour les passer avec plus de sûreté à travers les armées. Le général, qui ne se piquait pas d'une extrême délicatesse, retint presque tous les objets de prix, entr'autres la couronne de la reine. Cette dame, accablée alors de chagrins, porta l'insouciance jusqu'à ne point réclamer ses bijoux, ou peut-être qu'elle les réclama sans succès.

Quoi qu'il en soit, je n'avais pas eu connaissance de cette soustraction. Le général avait fait démonter la couronne; et des diamans, sa jeune épouse s'était fait faire une gerbe magnifique dont elle ornait sa tête. Ce fut avec cette nouvelle parure qu'elle se présenta au cercle de l'impératrice; toute la société fut frappée de l'éclat et de la beauté de ces diamans; je fus moi-même surpris de voir tant de richesses sur la tête de l'épouse d'un de mes généraux. Je ne doutai point que l'acquisition d'un pareil ornement ne fût le produit de quelque passe-passe, chose à laquelle S.....y était fort sujet; je résolus d'approfondir ce mystère. Quelques jours après, madame de Cavour m'apprit que la reine d'Etrurie avait perdu son

diadême. Le voile fut à l'instant déchiré, et je ne doutai plus que des diamans de la reine, on avait formé la riche gerbe de madame S....y. Si, bien des fois, j'avais fermé les yeux sur les inconséquences de mes généraux, ministres et autres courtisans, je voulus en agir autrement dans cette occasion. Une tête couronnée avait porté ces diamans : une reine seule pouvait désormais les porter.

Je fus vivement indigné du procédé de S....y ; je le fis arrêter sur-le-champ et conduire à l'Abbaye, où il fut mis au secret. Excepté mon épouse et la reine de Hollande, personne ne connaissait les motifs de la disgrace du général, qui les ignorait lui-même, car il n'en fut instruit que le lendemaiu. La jeune épouse, au

désespoir du malheur de son mari, vint sur-le-champ aux Tuileries, savoir quel était son crime et solliciter ma clémence. Je la reçus, cette belle, dans mon cabinet; elle était à mes genoux et noyée de larmes. « Relevez-vous, lui dis-je; vous me demandez en quoi votre époux a encouru mon indignation; sachez, madame, que vous avez part à son crime, et que vous devez à mon indulgence de n'être point détenue comme lui. » Madame S....y, tremblante et décolorée, ne put soutenir la sévérité du reproche; je la vis fléchir et tomber. Je m'empressai de la relever et de la porter sur un siége; j'allais appeller du secours; mais un regard jetté sur la belle évanouie, me fit soudain changer d'idée. Cette femme, depuis longtems à ma cour,

ne m'avait jamais rien inspiré, ou, plutôt, je l'avais à peine remarquée, même dans l'éclat de sa parure; hé bien! je la trouvais divine, alors même que la douleur avait décoloré ses traits. Il me parut charmant de la secourir moi-même : je lui fis respirer des sels qui lui firent peu d'effet; pour la faire respirer plus librement, je brisai le lacet qui comprimait son sein. L'aspect inattendu de tant de beautés, faillit me mettre dans la même position que madame S....y; je fus obligé de m'asseoir à ses côtés. A peine revenu de ma douce émotion, je contemplai les trésors que je venais de mettre à découvert : quelle peau! quelle blancheur! quelle élasticité! le lis est moins blanc, le marbre moins dur et la soie moins douce. Cependant, cette jeune beauté ne

reprenait pas ses esprits ; je connaissais la force d'un baiser, j'en déposai un des plus suaves sur sa jolie bouche. L'éclair est moins prompt que ne fut l'effet de cette brûlante caresse : madame S....y, tout à coup arrachée au sommeil de ses sens, se relève avec vivacité. Interdite et confuse de son désordre, jamais embarras ne fut égal au sien ; ses jolies joues, naguère si pâles, se colorèrent alors de tout l'incarnat de la pudeur. Je la laissai réfléchir un moment pour réparer le désordre où je l'avais mise. « Dans l'état où je me suis trouvée, me dit-elle, j'aurais cru que Votre Majesté aurait sonné des femmes. — En auraient-elles fait plus que moi ? je me serais, au surplus, privé de trop de plaisirs ; vous êtes si jolie, qu'un monarque est trop heureux de

vous rendre quelques services. — Il eût cependant été plus généreux de ne me pas rendre ceux dont vous avez cru m'honorer. — Comment, belle dame, vous me faites un reproche d'avoir pris un baiser sur vos lèvres? Oui, si je suis coupable, c'est envers moi-même; ce baiser, en vous rendant à la lumière, m'a ravi la vue de votre sein, et vous savez si cette belle partie de vous-même n'est pas digne de tous les regards. — Sire, par pitié, veuillez ne point abuser de ma position; veuillez vous souvenir que je viens vous implorer en faveur de mon époux, et demander à Votre Majesté la cause de sa disgrace. » Pour amener mad. S....y à plus d'indulgence envers moi, je crus devoir me montrer plus sévère dans l'affaire de son mari. « Ma-

dame, lui dis-je, en confiant au général S....y la conduite de la reine d'Etrurie, je lui donnais une preuve de confiance que d'autres que lui auraient mieux méritée; il en a indignement abusé en volant la couronne de la reine. Dépositaire infidèle et sujet déloyal, il a mérité, Madame, de perdre et sa liberté et ses emplois. Vous êtes, je le sais, devenue sa complice; vous vous êtes parée de ses vols : que dans deux heures tout me soit remis, si vous-même ne voulez point aggraver vos torts; je verrai ensuite ce que j'ordonnerai sur le sort de votre époux. Il m'en coûte de vous tenir ce langage; mais soyez juge dans cette affaire; dites-moi si le général n'est pas coupable au premier chef : cependant, son sort est dans vos mains. Oui ma-

dame, il est perdu ou vous le sauvez : croyez-moi, vous m'avez inspiré des sentimens qui feront mon bonheur si vous ne les repoussez ; le monarque dont vous avez embrassé les genoux peut à l'instant tomber aux vôtres. Il est des faiblesses qui n'en sont plus et qu'ennoblissent l'éclat et le rang des personnes qui nous les arrachent: vos douces complaisances seront de ce nombre. Le vainqueur de l'Europe ne saurait avilir la belle qui tombe dans ses bras; sur des touffes de lauriers, mon amante ne saurait être coupable. Ne croyez point, madame, que je profite de la position où vous êtes pour satisfaire quelques desirs passagers. Je sens que vous me serez bien chère, et je ne comprends pas comment il se fait que je ne vous aie pas distinguée depuis si longtems.

Le pardon de votre époux n'est pas un prix que je mets à votre personne: je profite seulement de l'occasion pour hâter votre consentement. Vous pouvez vous retirer et réfléchir; j'attendrai avec calme une réponse qui, j'aime à le croire, fera mon bonheur et le vôtre : oui madame, le vôtre; l'amante de l'empereur peut prétendre à tout. »

La belle éplorée sortit sans dire un seul mot; son étonnement égalait au moins sa douleur. Uue heure après, je reçus les diamans qui avaient appartenu à la reine d'Etrurie; la quantité en était considérable, et jamais soustraction ne valut mieux la peine d'être faite. Il n'entrait pas dans mon plan de rendre ces diamans à leur propriétaire; bien loin de là : il eut été i m

politique de les restituer à la reine d'Etrurie ; c'eut été lui donner les moyens de corrompre ses gardes et ses geoliers. Cette Reine, que jadis je plaçai sur un trône pour sonder l'opinion publique sur la famille des Bourbons ; cette Reine, dis-je, devait toujours être hors d'état de me nuire et de m'échapper. Ses diamans furent donc remis à Janet, intendant des bijoux de la couronne, et ce fut plus de six mois après que j'en fis présent à la reine de Hollande.

Je donnai l'ordre à Maret d'instruire le général S....y des faits et causes de son arrestation, et des peines qu'il pouvait encourir ; il lui fit savoir aussi qu'il pouvait communiquer avec son épouse. J'avais un but en lui accordant cette grâce ; c'était, tout en lui inspirant des

craintes sur l'avenir, lui laisser les moyens de les communiquer à sa jeune moitié; il devait, nécessairement, en résulter que celle-ci, effrayée des dangers de son époux, céderait plus vîte à mes desirs.

Le lendemain, je reçus une lettre de S....y. Je la transcris dans ces mémoires, premièrement, pour me justifier de l'arrêt de mort que je prononçai sur-le-champ contre lui; en second lieu, pour donner un exemple qu'il est souvent dangereux de s'entourer de gens qu'une ancienne familiarité a fait vos égaux, et qui, tous les jours, peuvent vous reprocher des faiblesses passées.

Le général S....y à S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie.

« Sire, je m'honorais d'être un « des braves qui coopérèrent à vous « placer sur le premier trône du « monde; devais-je m'attendre aux « mauvais traitemens que j'éprouve « aujourd'hui? Qu'ai-je fait, pour « être si cruellement puni? J'ai « fait ce que cent autres auraient fait « comme moi, ce que Votre Ma- « jesté a fait elle-même. Oubliez- « vous que je vous ai suivi en Italie, « que j'étais à Modène, à Venise et « dans les Marches? Les diamans « de la reine d'Etrurie sont une « vétille, comparés aux lieux que « je rappelle à votre souvenir. Vous « convient-il de mettre au rang des

« forfaits, la soustraction de quel-
« ques bijoux, lorsque Votre Ma-
« jesté dépouille un roi légitime de
« l'héritage de ses pères? A ce paral-
« lèle, je me sens le courage de
« mourir en vous disant la vérité :
« mourir par vos ordres! et cepen-
« dant j'ai marché votre égal! Mais
« je veux bien l'oublier, si Votre
« Majesté veut réfléchir que le délit
« dont elle m'accuse n'est que l'effet
« des circonstances et de la position
« où je me suis trouvé à Bayonne;
« je n'ai cédé qu'à la contagion de
« l'exemple. Je vous dirai plus : je
« vous demanderai qui me dédom-
« magera d'avoir fait à Votre Ma-
« jesté le plus grand des sacrifices,
« celui de mon honneur et de ma
« réputation? Ah! Sire, ne me fai-
« tes point un crime d'écraser sous

« le poids d'une immense richesse
« les remords d'avoir pris part au
« meurtre du petit-fils du grand
« Condé. Après un pareil forfait,
« exécuté par vos ordres, tout autre
« délit n'est plus qu'un bagatelle et
« sur-tout celui que vous punissez
« si cruellement. Oui, si Votre Ma-
« jesté, oubliant ce qu'elle doit à
« l'un de ses compagnons d'armes,
« ne me rend sur-le-champ la liberté
« qu'elle m'a ravie, je ne cesserai
« de dire que les petits concussion-
« naires sont dans les fers, et les
« grands spoliateurs sur le trône. »

De Votre Majesté, etc. etc.

Si le malheureux eût été présent, après la lecture de cette lettre, je l'aurais fait égorger à mes propres yeux; mais son suplice ne fut que

différé. Quelques heures après m'avoir fait parvenir cet écrit, il reçut une visite de son épouse : il lui en montra la copie. L'infortunée le crut perdu sans retour; elle accourut de l'Abbaye à Saint-Cloud, où je venais d'arriver. De tout loin que je l'aperçus, je lui criai : « Venez prononcer vous-même dans une cause dont je vous fais juge : tenez, voici une lettre de votre mari; lisez-là, et voyez si je peux être indulgent. » A chaque phrase, je la voyais pâlir; son trouble était extrême; elle ne pouvait plus se soutenir. Je la reçus dans mes bras; sous le poids d'un si joli fardeau, je perdis plus de la moitié de ma colère : « Calmez-vous, lui dis-je; votre époux est bien coupable, mais vous êtes si jolie. » — Croyez-moi,

Sire, mon époux est au désespoir il a réellement perdu la tête ; sa lettre est plutôt l'ouvrage d'une absence d'esprit que l'expression de son cœur. — Il est heureux, madame, de trouver en vous un défenseur auquel on ne peut rien refuser ; sans cela, je vous avoue..... Mais vous, madame, ne feriez-vous rien pour celui qui fait tout aujourd'hui pour vous? — Hélas, dans l'état où je suis, puis-je vous répondre : si ce que vous m'offrez peut, selon vous, m'honorer, je me dis au contraire qu'il peut m'avilir. Pesez vous-même les chagrins inséparables pour moi d'un pareil engagement. Que dira la cour, votre épouse et mon mari? — Madame, nous envelopperons le tout du plus profond mystère. Jamais en public, je ne me permet-

trai la moindre chose qui puisse éveiller les soupçons des personnes que vous redoutez. Non, trop aimable amie, je ne vous causerai pas le plus léger désagrément. » Madame S....y était alors sur un siège. Je lui donnai brusquement plusieurs baisers. Etourdie de mes caresses, je vis ses beaux yeux se fermer à demi, son sein s'agiter fortement, et les deux bras de la belle me repousser à demi. L'instant était propice, et jamais amant n'en fit un meilleur usage : je voyais des larmes rouler dans les yeux de ma nouvelle conquête. Etait-ce des larmes de plaisir ou de regrets ? je crois que c'était un mélange de tous les deux. Quoi qu'il en soit, j'avais été complettement heureux. « Votre Majesté, me dit la belle en me donnant un

léger baiser, me tiendra-t-elle sa parole ? saurez-vous en public mettre des bornes a votre familiarité ? — Comptez, chère amie, sur ma parole ; mais, de votre côté, ne vous refusez jamais aux occasions que je ferai naître, de nous voir en particulier. Quant à votre époux, allez tout de suite le rassurer : dites lui bien que je pardonne aux services qu'il m'a rendus, et que sa lettre n'est pour rien dans mon indulgence ; jetez-la au feu. Demain, je ferai expédier la mise en liberté du général. Je quittai ma nouvelle amie, non sans avoir pris sur sa bouche les plus tendres adieux.

Sans réunir la masse des beautés de mademoiselle Gebewortt, madame S...y pouvait passer pour une très-jolie petite femme. Dans l'extase

du plaisir elle était douce et tendre ; elle savourait silencieusement la volupté sans en connaître les emportemens. Du reste, spirituelle et délicate, rarement elle souffrait que le grand jour éclairât nos mutuels élans. Je ne voulus point manquer à ma parole relativement à son mari. Le lendemain, il reparut à la cour. Je ne lui parlai pas de ce qui s'était passé ; et dans la suite il devint mon plus fidel sujet et mon ami de cœur.

Chaque jour j'appréciais davantage les douces qualités de Madame S...y ; elle m'aimait tranquillement, et près d'elle je n'éprouvai jamais aucune de ces tracasseries si familières aux amans. J'étais continuellement embarrassé sur le choix de nos rendez-vous : sous ce rapport, un monarque est plus malheureux que le dernier

faquin de ses sujets. Eternellement entouré d'espions de toutes les classes, il lui faut ou beaucoup de sagacité pour échapper à leurs remarques, ou beaucoup de caractère pour les mépriser. Joséphine, accoutumée à lire au fond de mon cœur, avait trouvé dans mes regards le secret de mes nouvelles liaisons. Cette excellente femme s'apercevait tous les jours qu'elle perdait insensiblement dans mon cœur. Elle se croyait beaucoup moins malheureuse de le voir occupé par une femme douce, honnête et sensible, et sur-tout incapable de lui faire sentir le poids d'une rivalité. Madame S...y était à cet égard d'une délicatesse qui plus d'une fois l'aurait trahie, si nos amours eussent été soupçonnés. Joséphine la recherchait souvent et la mettait de toutes ses

parties. Ma jeune amie, secrètement humiliée de sa faiblesse envers moi, se trouvait comme accablée des bontés de mon épouse. « Je suis confuse, me dit-elle un jour, des procédés de l'impératrice. Ah ! que je l'en acquitterais de bon cœur ! Si elle savait ce que je souffre près d'elle ; si elle connaissait l'embarras où souvent elle me met ! Par pitié, elle serait moins bonne, moins affable envers moi, si elle savait que je lui enlève le cœur de son époux. Que de reproches ! combien sa juste colère !... » Les yeux de ma trop sensible amante se remplissaient de larmes. Je crus bien faire que de la détromper sur le compte de Joséphine. « Vous êtes, lui dis-je, chère amie, dans l'erreur relativement à mon épouse ; elle connaît notre amour, elle sait que je

repose sur votre sein. — Grand dieu! s'écrie douloureusement madame S...y, serait-il possible! — Oui, Madame, les bontés que vous prodigue mon épouse sont le fruit de sa conviction intime des liaisons qui existent entrent vous et moi. L'impératrice se rend justice; elle sait qu'elle ne peut suffire à mes embrassemens; elle est heureuse de rencontrer dans celle qui partage mon cœur, une rivale douce, aimable, honnête et sensible, incapable de l'affliger et d'aigrir son époux contre elle. » Quelles que fussent mes raisons, madame S..y était au désespoir; son bon naturel et sa sensibilité ne pouvaient concilier l'idée d'être journellement accablée des bontés d'une souveraine qui la connaissait pour sa rivale. « Tant de générosité, me dit-

elle, est un affreux reproche que je ne puis plus souffrir. Sire, je ne verrai plus l'impératrice. — Madame, je vous crois trop d'esprit et de bon sens pour faire un pareil éclat. Bientôt on saurait ce dont même on n'a jusqu'alors aucun soupçon. » Cette réflexion rendit un moment le calme à la belle : néanmoins elle était pâle et souffrante ; je la priai de se retirer et de prendre un moment de repos. Surpris de ne la point voir le lendemain, j'envoyai demander de ses nouvelles ; on m'apprit qu'elle était extrêmement malade. Connaissant la cause de sa maladie, je pensai que ce ne serait rien, lorsque le baron Corvisart dit à mon épouse que l'état de la belle était presque désespéré. Vivement affligé de cette nouvelle, je ne balançai point à faire part à

mon épouse de la conservation que j'avais eue avec madame S...y, et que sa maladie en était les suites. La bonne et douce Joséphine se fit sur-le-champ conduire chez la malade. Sa présence faillit lui donner la mort. La crise fut terrible ; mais des torrens de larmes, s'échappant tout à coup, sauvèrent l'infortunée. J'ignore quel genre de consolations mon épouse mit en usage pour apporter le calme dans cette âme timorée ; mais en peu de tems, cette jeune dame reprit sa fraîcheur et sa beauté : elle devint alors inséparable de l'impératrice.

Un si généreux procédé de la part de Joséphine, m'avait sensiblement affecté; elle en fut momentanément récompensée.

Cambacérès et autres courtisans

me conseillaient, à cette époque, de répudier madame de Beauharnais, et de prendre une nouvelle épouse parmi les filles des souverains de l'Europe. Il y allait, disaient-ils, de l'intérêt de mes peuples, à qui je devais un héritier. Ce projet était assez conforme à mes desirs secrets; mais le généreux procédé de l'impératrice envers mon amante, me fit rejeter, pour l'instant, des propositions que je finirais par accepter quelque jour.

Ma belle amie et moi avions repris le train ordinaire de nos amours. Il manquait néanmoins quelque chose aux douces caresses que je lui prodiguais. Jamais je n'avais reposé à ses côtés; jamais je n'avais partagé sa couche l'espace d'une nuit. La présence de l'époux

m'imposait cette douce privation; nos plaisirs, goûtés à la hâte et souvent à la dérobée n'avaient jamais été précédés des aimables accessoires de la volupté; préludes charmans, mille fois plus suaves que le plaisir même. Ma brûlante imagination, vivement excitée par les obstacles, se faisait une céleste image des plaisirs dont j'étais sevré. Je croyais n'avoir vu qu'une parcelle de mon amante; je lui supposais sous les draps, mille et une beautés que je n'avais pu saisir sur un sopha trop exigu.

L'homme tout puissant, le guerrier qui faisait trembler le monde, pouvait-il desirer et ne point se satisfaire? je ne le crois pas : une pareille modération n'est pas dans la nature. Afin d'éloigner S.....y

de sa jeune épouse, je lui ménageai une mission honorable à la cour de Dresde; je profitai en même tems de l'occasion pour le récompenser des services qu'il m'avait rendus, et payer de reconnaissance les baisers que je recevais de sa belle moitié. Dans le cours de mes campagnes, en Italie, ce général s'était distingué dans une sanglante affaire sur les bords de l'Adige; j'érigeai en duché une des petites villes de ce pays, et je nommai le général duc de R...... En accordant cette faveur au mari, j'avais le double avantage de placer son épouse au rang des premières dames de la cour. Tous les deux en furent extrêmement flattés; car les nouveaux titulaires, quoique de fraîche date et la plupart de mince origine,

n'en observaient pas moins l'étiquette et la hiérarchie nobiliaires. Un duc de quinze jours n'aurait point cédé le pas à tel ou tel qui n'était que comte ou baron, ce dernier eût-il daté sa noblesse de quatre ans.

Je ne dois point omettre que le nouveau duc que je venais de créer, avait l'avantage, sur ses confrères, d'être né d'une excellente famille; sa jeune compagne était aussi d'une bonne maïson. Enfin, le nouveau duc partit pour l'Allemagne. Le lendemain j'allai coucher à la Malmaison; la jeune duchesse, après bien des si et des mais, était convenue de m'y rejoindre secrètement. Il était minuit passé que je n'avais pas de ses nouvelles; indigné de son retard et de sa mauvaise volonté, je me jettai sur un lit de repos,

sur lequel il me fut impossible de fermer la paupière. Tous les feux de l'amour, s'étaient, je crois, glissés dans mon individu ; la violence de mon caractère, la force de mon tempérament, l'énergie de mes passions, ne me laissèrent jamais la faculté de desirer paisiblement comme les autres hommes. Delà, viennent ces fougues impétueuses, ces sorties virulentes, cette expression terrible de mes moindres volontés, que je n'ai jamais eu le pouvoir de réprimer. Je n'ai qu'un mot à dire aux victimes de mon impétuosité naturelle ; c'est qu'il n'était point en moi d'être autrement, c'est que moi-même je souffrais continuellement de mes bourasques physiques. La faute en est donc aux dieux qui me firent ainsi.

Cependant, l'ingrate duchesse n'arrivait pas. Je m'étais fait la plus voluptueuse image de la nuit que je devais passer dans ses bras : mon sang pétillait, mon être était tout en feu; ne pouvant trouver le repos sur une ottomane, je descendis dans les jardins. Le tems était calme et la lune brillait dans tout son éclat; j'espérais qu'un quart d'heure de promenade ramènerait la paix dans mon âme, et dissiperait les brouillards voluptueux dont j'étais obsédé: vaines espérances ! le mouvement d'une longue course, la fraîcheur d'une belle nuit, le parfum des fleurs et des bosquets, rien, en un mot, ne fit distraction à la tempête de mes sens. C'était une femme, c'était la jeune duchesse qu'appelaient à grands cris des desirs effrénés. J'étais furieux;

je voulais retourner, sur-le-champ, à Paris, voler chez la Duchesse, lui reprocher son ingratitude, la lui pardonner et partager son lit. Je rentrais au château avec ces dispositions, lorsqu'au détour d'une allée j'aperçois quelque chose de blanc qui se mouvait dans le lointain : j'avance, c'est une femme ! j'avance encore ; c'est mon amante, c'est la Duchesse ! Amour, desirs de la beauté, élans impétueux, qu'êtes-vous, pour maîtriser ainsi mon existence ? Le monde armé ne peut changer une seule de mes dispositions ambitieuses, et l'aspect d'une femme suffit pour dénaturer mon grand caractère ! jardins de Malmaison, vous en fûtes témoins : un moment avant l'arrivée de ma jeune amie, j'étais furieux contre elle, mon sang bouil-

lonnait dans mes veines, et tout mon être était incendié : elle arrive, je la vois, c'est un dieu qui s'avance; je ne suis plus le même, le calme est descendu dans mon cœur et mes desirs peuvent se reculer. « O cruelle amante! lui dis-je en lui donnant un premier baiser, dans quel état m'avez-vous mis! quelle impatience et quelle inquiétude vous m'avez causées! qui peut vous avoir aussi long-tems retenue dans la capitale? — Venez, mon ami, nous asseoir sur ce banc de gazon, je me justifierai fort aisément. Vous n'avez point prévenu l'impératrice de votre départ; cette légère inconvenance l'a quelque peu affectée, c'est ce qu'elle m'a fait entendre indirectement; j'ignore si elle soupçonnait que je vous suivrais ici, mais, au moment où j'allais me

retirer, elle m'a placée dans un boston avec mesdames de Luçai, Montmorency et autres. Refuser, c'ûet été éveiller ses soupçons et, peut-être, ajouter à ses chagrins; car, et malgré le parti qu'elle a pris, elle vous aime toujours, et ce n'est pas sans peine qu'elle voit une autre femme partager votre cœur. Jugez, mon ami, combien j'ai souffert pendant ce maudit boston! je partageais bien sincèrement et votre impatience et votre inquiétude; enfin, il était minuit quand j'ai quitté les Tuileries; un de mes chevaux tombé roide mort en entrant ici, vous prouvera avec quelle rapidité je suis venue. Enfin j'arrive, je vous cherche; on me dit que vous êtes dans les jardins, je veux vous y surprendre, je vole à votre rencontre, je vous trouve, je suis dans vos bras.

Oublions nos contrariétés, nos plaisirs en seront plus vifs. » Pouvais-je en vouloir à ma belle maîtresse? Retenue par les bienséances et la crainte d'affliger mon épouse, elle avait eu sa part des contrariétés que j'avais éprouvées. La vraie coupable c'était Joséphine; je n'en puis plus douter : elle aura voulu me punir de ne point lui avoir dit adieu avant mon départ pour la Malmaison. J'avais trop souffert du retard de la Duchesse pour ne point en vouloir à celle qui en était la cause : d'ailleurs, l'impunité de cette réminiscence de jalousie, pouvait encourager l'impératrice à me préparer à l'avenir de pareils désagrémens. Je me promis bien de lui en faire perdre l'envie par quelque bonne mistification. Je ne communiquai point ma pensée à mon

amante : son bon cœur et sa sensibilité se seraient bien vîte opposés à mon projet. Cependant cette tendre amie, si vivement desirée le moment d'avant, était à mes côtés; ma main pressait la sienne, mes lèvres étaient sur sa bouche, et les bonds de son cœur retentissaient dans le mien. Le silence des bosquets, le souffle des zéphirs, le parfum des fleurs, la fraîcheur de la nuit, tout, dans ces lieux embaumés, nous invitait à l'amour : nous n'eussions pas été amans, que nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre; j'anticipai délicieusement sur les plaisirs que me promettait une première nuit. Nous rentrâmes au château : une collation magnifique nous y attendait; l'amour en avait cuit les vins, et les esprits de cette bienfaisante liqueur,

firent rouler dans mes veines les moyens de tripler nos plaisirs. Soit disposition superbe de ma part, soit que les desirs de ma belle maîtresse vinssent se réunir à la masse des miens, nous usâmes la volupté pendant cette heureuse nuit. Le lendemain, la Duchesse retourna seule à Paris, et, pour n'éveiller aucun soupçon, je restai deux jours à la Malmaison. De retour aux Tuileries, je me trouvai le soir au cercle de l'impératrice : elle me fit quelques tendres reproches de mon subit départ : je crus cependant y trouver certaine ironie qui me déplut; et ne voulant point encourager de pareils écarts, je me mis à l'affût d'une légère vengeance.

Un jour que de mon cabinet je passais chez l'impératrice, je ne la trouvai point chez elle. Soudain une

jeune fille se présente avec un carton à la main. J'étais alors décoré de mes ordres ; la fillette surprise, émue et tremblante à mon aspect imprévu, eut à peine la force de me balbutier que c'était un cachemire qu'elle venait présenter à l'impératrice. « Il est donc bien beau ! — Ah monsieur !... » Ce titre de monsieur me fit alors un sensible plaisir. « Ah ! monsieur, dit la petite, on dit chez nous qu'il vaut vingt mille francs. — Eh bien, laissez-le là... mais arrêtez ; toute peine mérite salaire. »

Comme je porte rarement de l'argent sur moi, je fus obligé d'en emprunter à l'huissier de la chambre. « Tenez, dis-je à la petite commissionnaire, voici vingt francs pour vous. » Un bien obligée, monsieur, fut tout ce qu'obtînt alors l'empereur des

Français ; mais ce léger *bien obligée, monsieur*, avait encore ses charmes : c'était la naïve expression d'une jeune fille qui, troublée de l'éclat de la majesté royale, ne savait plus ce qu'elle disait. Le cachemire que l'on venait présenter à mon épouse était de la plus riche beauté. C'était un facteur de la compagnie Becoff et Woorden qui l'avait apporté de l'Inde. L'occasion de me venger des petites jalousies de mon épouse était trop précieuse pour la négliger. Elle ignorait l'existence du cachemire ; facilité de plus pour le lui soustraire. Je l'emportai chez moi. Le soir même j'en fis présent à la jeune duchesse. Celle-ci en fut d'autant plus flattée qu'elle ignorait que ce fût à mon épouse qu'il était destiné. Je prévins que le lendemain il y aurait grand

cercle à la cour. Mon amante fut invitée à se parer du cachemire que je lui avais donné. La frivolité de pareilles assemblées est telle que tous les regards se portèrent sur le cachemire de la duchesse. On ne pouvait trop en louer la richesse et l'exécution. L'impératrice même en félicita sa jeune rivale. Son dépit, il est vrai, perçait à travers ses complimens. En effet, l'épouse d'un monarque pouvait seul se parer d'un si riche ornement. Néanmoins la fraude ne pouvait tarder à se découvrir. Les propriétaires qui avaient fait présenter le cachemire à l'impératrice, ne recevant aucune réponse d'elle, lui écrivirent dans les termes les plus respectueux. J'étais présent lorsqu'elle reçut cette lettre. Surprise au-delà de l'expression, elle n'avait pas la plus faible

idée de ce qu'on lui mandait. Cependant elle se ressouvint du cachemire de la duchesse; et le mystère fut sur-le-champ éclairci pour elle. Quelle que fut sa douleur, elle sut la renfoncer dans son âme. Je ne m'aperçus pas même de l'émotion qu'elle avait éprouvée. Je la quittai sans soupçonner ce dont on venait de l'instruire. J'étais à peine sorti qu'elle fit avertir la duchesse de passer chez elle. Celle-ci, absente dans le moment, ne vint que deux heures après au chateau. J'étais alors à l'une des croisées du pavillon de Flore. Je reconnus la livrée de mon amante, et je fus vivement intrigué de lui voir faire une visite à pareille heure.

Un domestique, chargé de voir chez qui elle se rendait, vint me dire que c'etait chez l'impératrice.

Que lui voulait-elle? ou bien était-ce l'impératrice qui l'avait demandée? c'est ce dont je voulus m'éclaircir une heure après. Je passe chez mon épouse ; je ne fus pas médiocrement surpris de voir la jeune duchesse fondant en larmes , et Joséphine la suppliant de les tarir. J'étais ce jour-là fort mal disposé. Je voulus savoir, sur-le-champ, la cause de cette scène. « Tenez, me dit noblement mon épouse, cette lettre vous en instruira beaucoup mieux que nous. » Elle me remit alors le billet des propriétaires du cachemire. C'en fut asssez ; j'avais le sens de l'énigme. « Hé bien ! madame, dis-je froidement à l'impératrice, il m'a plu de faire présent d'un cachemire à madame la duchesse ; de quel droit lui en faire un crime et la mettre au dé-

sespoir? Depuis quand mes moindres actions deviennent-elles l'objet de vos censures ? Je vous le dis une fois pour toujours, madame, je veux ce que je veux, et dans mon domestique et dans l'Europe entière, je ne connais personne qui puisse impunément s'y opposer. »

J'allais sortir, lorsque la duchesse, s'attachant à mes vêtemens et se jettant à mes genoux, s'écrie avec la véhémence de la douleur : « Sire, écoutez-moi. De tous les chagrins que vous puissiez me faire, il n'en est pas de comparables à ceux que j'éprouve aujourd'hui. Si vous avez quelque pitié de moi, n'accusez point votre épouse des larmes que je répands ; la noblesse de ses procédés me les arrache, et non ses reproches. Si Votre Majesté connais-

sait avec quelle douceur elle a percé l'énigme de ce cachemire ! Combien de fois elle m'a dit : c'est un présent de l'empereur, portez-le, mon amie ; ne craignez point de m'affliger. Pour peu que je vous intéresse, ah ! rendez-lui votre amitié. Quelle femme ! ô mon ami ! Quelle femme ! qu'elle a d'avantage sur moi ! je ne pourrais lui ressembler. » Les larmes de ma belle maîtresse, la chaleur de sa défense, m'avaient quelque peu calmé. Je me souvins du rang de mon épouse ; par respect pour le mien, je ne voulus point l'offenser. « Madame, dis-je à la duchesse, mon épouse peut toujours compter sur mon amitié et mes bons procédés. Je me suis emporté, il est vrai ; mais tenez, cette scène m'a fait un mal dont je ne saurais vous rendre

compte. Pardonnez-là-moi l'une et l'autre. » A l'instant, un domestique, envoyé par la duchesse, rapportait le fatal cachemire. Je le lui arrachai des mains : « Puisque cet ornement, leur dis-je, ne peut plus appartenir à l'une d'entre vous, personne ne s'en fera honneur. » A ces mots, je le mis en pièces et me retirai ; car je sentais que le feu me montait au visage.

Cet évènement, quoique d'un faible intérêt, fut une forte leçon pour mon épouse ; et, sous les rapports de la jalousie, je n'eus depuis jamais rien à lui reprocher.

Cependant, le tems, les circonstances, les conseils de mes ministres et ce que je devais à mon empire, me détachaient insensiblement de l'impératrice. Je ne la haissais

pas : au contraire, je ne pouvais me dissimuler qu'elle était le premier échelon de mon immense fortune ; je répugnais même à l'affliger. Mais c'eut été trahir l'intérêt de mes sujets, et ne point assurer les bases de mon empire, que de me refuser à répudier mon épouse. Pouvais-je résister à tant de sollicitations ? Mes courtisans, qui, secrettement, savaient bien qu'ils flattaient mes passions, m'abasourdissaient journellement de la nécessité de me donner un héritier ; c'était, disaient-ils, au nom de la patrie qu'ils demandaient que je fisse un pareil sacrifice. Fourbes, mielleux, j'étais au fond de leurs cœurs ; j'y lisais le plaisir qu'ils éprouvaient à me flagorner, pour obtenir de nouvelles grâces. Il en fallait moins, reptiles dangereux,

mais toujours aimés des princes, il en fallait moins pour me décider à mettre dans ma couche la fille des monarques. Les lois et la religion, mes premiers conseillers et les ministres du Dieu des chrétiens, tout s'agenouilla devant mes volontés suprêmes. Les liens qui m'unissaient à Joséphine furent rompus : un ange devint mon épouse. Si je n'ai fait qu'effleurer ce sujet dans le second volume de ces Mémoires, ici je me tairai tout-à-fait.

Tout, en Europe, semblait alors sourire à mes vœux; heureux père, quelquefois heureux amant, j'aimais encore à me distraire dans les légers détails de mon gouvernement. Souvent vêtu en simple particulier, je me plaisais à parcourir les travaux de la capitale et les établis-

semens publics ; il m'est arrivé plus d'une aventure dans ces visites incognito. Je ne citerai que la suivante, parce qu'elle se rattache à mes inclinations amoureuses.

Nous étions au commencement de 1812 ; il me prit fantaisie de visiter les travaux de la halle aux vins, quai Saint-Bernard ; il faisait froid : je m'enveloppai d'une redingotte grise ; et sans aucune distinction, je monte à cheval, suivi du maréchal Duroc seulement. Nous parcourûmes la nouvelle construction sans être reconnus de qui que ce fût. En passant devant le Palais de justice, pour retourner aux Tuileries, je m'aperçus qu'il y avait de la foule. C'était la dame Morin et Angélique Delaporte, sa fille, condamnées à l'exposition et à vingt-

années de réclusion. J'arrêtai mon cheval quelques minutes devant ce tableau. Angélique Delaporte, à peine âgée de seize ans, d'une figure céleste, avait le front ceint de ses beaux cheveux noirs comme l'ébène; son attitude était celle de la douleur, de cette douleur qui ne brave point l'opinion et n'insulte pas à la morale. Lorsque ses beaux yeux se levaient vers le ciel, on eût dit une vierge s'élançant en idée vers le séjour de la divinité. J'ignore si l'illusion fut produite par la distance qui existe entre la beauté malheureuse et le poteau de l'infamie; mais, jamais spectacle ne m'a plus vivement ému. Les forfaits d'Angélique disparurent devant sa jeunesse, ses malheurs et sa beauté. Mon cœur et la première étincelle

du desir la proclamèrent secrettement innocente. Peu s'en fallut que je ne fisse détacher et la fille et la mère; un reste d'amour-propre me retint cependant. Je m'éloignai rapidement de ce lugubre lieu, où mon émotion aurait pu l'emporter sur les respects que je me dois. Je connaissais imparfaitement le crime des coupables. Chemin faisant, Duroc m'en raconta tous les détails : j'étais prévenu en faveur de la jeune Delaporte; donc, je ne trouvai pas ses torts proportionnés à son terrible châtiment; le délateur, au contraire, me parut un monstre de perfidie, un spoliateur infâme, qui, non content d'avoir dépouillé deux infortunées, les avait encore traînées à l'échafaud. Si l'intérêt que m'avait inspiré la coupable me faisait prononcer à la hâte sur le

compte de Ragoulleau, mon ressentiment ne l'en aurait pas moins atteint, si le maréchal Duroc, courtisan plus intègre que je ne l'aurais desiré, n'eût combattu le sentiment qui m'entraînait vers Angélique. A l'émotion que j'avais éprouvée sur la place du Palais, à la chaleur avec laquelle je défendais les accusées, Duroc avait deviné la moitié de mes projets sur la jeune Delaporte : la noblesse de son cœur en fut indignée; il se promit bien de me faire abandonner une passion dont l'infamie porterait un coup mortel à ma gloire.

L'image de la jeune condamnée me suivit sous les draps. La tache imprimée sur son front ne sut me dérober sa fraîcheur et sa beauté. Ma brûlante imagination se glissa sous ses voiles, et ses charmes furent

devinés, embellis et portés au faîte de la perfection. Cette jeune fille, me dis-je, est au désespoir; un jugement infâme vient de la flétrir. Elle n'a que seize ans, et cependant elle sait que pendant vingt années, elle ne verra, du monde existant, que les murailles d'une affreuse prison. Si l'amour vient à parler à son cœur, si son tempérament, rebelle aux lois de la privation, l'emporte journellement en idée vers un sexe pour lequel elle est née, si son âme, jeune encore, devine l'immensité des plaisirs, que pendant vingt années, elle aurait trouvés dans les bras d'un jeune amant, quel supplice elle éprouvera à chaque instant du jour, à toute heure de la nuit! Vingt ans de séquestre lui paraîtront alors vingt siècles de tortures. Si je l'aime au

contraire, si je la fixe sur mon cœur, des gouffres de l'enfer je la porte dans un séjour de délices. Elle reposait sur des cendres, elle dormira sur l'édredon ; elle secouera la poussière d'une tombe anticipée, pour s'enivrer du nectar de la volupté; elle mettra sans cesse en parallèle et les plaisirs dont je l'abreuverai, et les privations auxquelles je l'aurai soustraite. Dans l'impossibilité de mesurer la distance incommensurable qui existe entre la couche d'un monarque, et le poteau de l'infamie, de calculer la différence des courroies d'un bourreau d'avec les baisers d'un amant couronné ; dans cette impossibilité, dis-je, la jeune fille se retirera doucement dans mon sein : l'excès de son bonheur, l'amour et la reconnaissance, l'élanceront au-devant de mes

moindres caresses. Je trouverai alors le doux plaisir d'être aimé pour moi seul.

Ces réflexions prises dans la nature des circonstances fixèrent mes résolutions ; et j'arrêtai le projet de transporter une belle de l'échafaud dans mon lit.

Aveuglé par mes desirs, je ne supposais pas que Duroc les aurait désapprouvés. Je ne soupçonnais point en lui le dessein de les combattre et de me contraindre à les abandonner ; bien au contraire, ce fut lui-même que je voulais charger du soin d'arracher la jeune Laporte des terribles lieux où les lois l'avaient reléguée. Je le fis appeler : « Maréchal, lui dis-je, depuis deux jours je suis tourmenté de desirs que je veux à tout prix satisfaire. Vous avez vu cette

jeune et belle fille exposée l'autre jour avec sa mère pour tentative d'extorsion de billets à ordre ; eh bien, je veux la rendre à la liberté ; je veux l'aimer en secret. Monarque, il m'est bien permis de brusquer un peu les bienséances. Voici un ordre de sortie pour la mère et la fille ; vous ferez conduire la première aux dames de Sainte-Marie, jusqu'à nouvel ordre ; vous lui laisserez de l'or ; lui direz qu'elle se tranquillise sur le sort de sa fille, et que bientôt elles se réuniront. Vous enjoindrez, sur-tout, que l'on ait les plus grands égards pour elle. Quant à la jeune Angélique, vous partirez avec elle pour Rambouillet, et là vous l'établirez dans un des appartemens du château, côté du nord. Elle se nommera désormais Dussaut. » Duroc me pré-

tait la plus vive attention. « Sire, me répondit-il, lorsque dans les combats vous m'ordonnâtes de marcher à l'ennemi, d'aller chercher des blessures ou la mort sous le feu de vingt pièces de canon, Votre Majesté ne me vit jamais hésiter ou reculer. Je méprisai les dangers, je versai mon sang pour votre service et votre gloire; mais aujourd'hui si le service que vous exigez de moi ne me présente aucun péril, il me couvrirait d'un opprobre éternel. Je ne vous le rendrai pas cet horrible service; dussent mes refus être payés de ma tête, j'aurai le courage de résister aux instances de Votre Majesté. Qui, moi, je contribuerais à mettre dans vos bras une femme que vos sujets ont vue sur l'échafaud! une femme condamnée d'après vos codes, et que

des bourreaux attachèrent au poteau des scélérats ! Ah ! Sire, j'en appelle à vous-même. Pourrez-vous, sans frémir d'horreur, déposer le baiser d'amour sur le cou d'une fille que serrait naguère le collier du carcan ? Sous le sein de cette femme se trouve peut-être encore l'empreinte de la courroie qui la fixa contre le pilier des malfaiteurs. Poserez-vous, sans tressaillir, votre main dans une main que garrottèrent les valets d'un exécuteur ? Non, sire, non, vous ne le ferez pas. Vous ne flétrirez point vos nombreux lauriers sous cette masse d'infamie. Vous en avez conçu l'idée ; mais comme elle dépasse les bornes du délire, vous n'étes point coupable ; c'est une erreur de vos sens, un égarement de la toute puissance. Ah ! par pitié

pour votre gloire, par amour pour vos peuples, par respect pour votre auguste... Là je m'arrête; là, je trouve la douce assurance que cette abomination ne sera point consommée. O mon Dieu! vous ne permettrez pas que la fille des rois partage des baisers avec l'émule d'un Cartouche! Sire, je tombe à vos genoux, je les embrasse, je les mouille de mes larmes, je ne les quitterai pas que Votre Majesté ne m'ait donné la douce assurance de ne plus penser à cet horrible projet. » En effet le brave homme mouillait mes mains de ses pleurs. Je le relevai: « Duroc, lui dis-je, en lui serrant la main, laissez-moi.... J'ai besoin d'être seul. » Il sortit. Tous les coups avaient porté. Je ne me retraçai pas tout ce que je venais d'entendre; je serais mort de

confusion. J'abandonnai brusquement mes projets et n'y pensai plus.

Depuis dix-huit mois, j'étais heureux époux, quelquefois heureux amant, et toujours premier monarque de l'Europe. Tout à coup, j'apprends que la Russie, au mépris de mes lois continentales, favorise le commerce et les projets de l'Angleterre. La prospérité de cette dernière puissance, ranime les cendres mal éteintes de mon ambition ; les plus vastes projets s'emparent de ma tête ; dans mon noble délire, je suppose les peuples Européens assez mûrs pour l'ampleur de mon entreprise. Fatale erreur ! vice de réflexion ! ou plutôt trop noble idée que j'avais conçue de l'espèce humaine, vous m'avez perdu ; mais au moins je ne vous oublierai jamais.

Tant qu'un souffle de vie fera battre mon cœur, je ne me pardonnerai pas cette faute capitale. Devais-je la faire cette faute, moi qui connaissais les hommes si faibles, si lâches, si méprisables, si prêts à tourner le dos à leurs intérêts? J'étais le cèdre des créatures, et j'ai pu méconnaître que je n'étais environné que de faibles arbustes!

Lecteurs, je voudrais quitter avec vous ces lugubres souvenirs, et vous fixer sur de plus riantes images; mais non, il faut vous offrir encore de funèbres tableaux.

J'avais enchaîné à ma cause, la Prusse, l'Autriche, les Saxons et les autres princes allemands; je jette tous ces peuples sur les guerriers du Czar: Russes, Baskirs, Cosaques, Calmouks fuient ou meurent; je

suis au Kremlin, et la capitale du plus vaste empire de l'Europe brûle pour se soustraire au sceptre d'un Corse. Là, Dieu, sans doute, voulut me punir d'avoir trop présumé des hommes que je voulais ranger sous mes lois. Tout à coup, les vents glacés du nord se déchaînent sur mes conquêtes: la neige fait une croûte sur les campagnes, les fleuves et les torrens se coagulent et bientôt se durcissent; le courcier tombe et ne se relève plus; l'infortuné cavalier se réchauffe dans les flancs de son fidèle animal, et quitte la vie quand l'un et l'autre sont glacés. La trahison de mes alliés ajoute à toutes ces horreurs; alors vainqueurs du monde, Français, vous cessez de vivre, non sous les coups de vos ennemis tremblant en-

core à votre aspect, mais sous le poids des élémens conjurés contre vous.

A ce hideux spectacle, à ces terribles revers, il n'est peut-être pas un homme qui ne se fût donné la mort; j'ai fait plus, j'ai vécu! Soudain, mon âme s'est endurcie, mon oreille s'est bouchée aux cris de mes malheureux soldats; et plus grand que mes malheurs et les lois de l'humanité, j'ai détourné mes regards et les ressources de mon génie militaire, de ces cohortes infortunées condamnées par les élémens, et qu'il n'était plus en mon pouvoir de sauver. Elles périrent, et j'arrivai à Paris.

Quel monarque, victime et témoin de ces grandes catastrophes, aurait pu loger dans son cœur

d'autres sentimens que ceux de sa douleur et de ses pertes? Quel homme, à la vue d'une génération entière expirant pour sa cause, sur le sol glacé des déserts; quel homme, dis-je, plus grand que ces grandes calamités, aurait eu assez de courage, aurait été assez indépendant des circonstances humaines pour laisser à la volupté la moindre prise sur son âme? Il n'en est pas, sans doute, dans les hommes nés. Hé bien! je le montrerai au monde, ce prodige de caractère et de fermeté! je le livrerai à l'univers, cet être extraordinaire et contre nature, ce mortel impassible, sec et froid aux calamités du vulgaire! Du Kremlin, à Paris, les cris de mes victimes vibraient dans l'air; les peuples des contrées que je traversai me

souriaient péniblement; les hutes, les châteaux et les fermes, tout semblait m'adresser un reproche; je n'en fus point ému. Amour, volupté, force de tempérament, vous l'emportâtes, et le sourire d'une belle vint me distraire d'une catastrophe dont mon amour-propre et ma gloire eurent seules à souffrir.

Je sortais d'Erfurt, nous avions couru la moitié du jour; à vingt pas d'un village, le brancard de ma voiture casse; j'aurais tué les chevaux et les postillons si j'en avais cru ma colère. Je volais à Paris, et de maladroits gredins, coupables ou non, m'y faisaient arriver quinze, vingt minutes plus tard! J'allai donc à pied au village; il fallait attendre que ma voiture fût réparée. J'entrai dans une maison de peu d'ap-

parence ; tout y était extrêmement mesquin, mais d'une propreté au-delà de toute expression. Je n'y trouvai qu'une jeune paysanne. « Où est la maîtresse du logis ? — Monseigneur, elle n'y est pas. — Allez la chercher. » On allait m'obéir lorsque la dame entra. Imaginez-vous la ſolie en personne, l'étourderie caractérisée, le tout sous des traits charmans, animés, et toujours en mouvement, et vous aurez le portrait de madame Kutuzow. « Votre Majesté, me dit-elle, n'a pas choisi le meilleur pied-à-terre ; ma maison est bien petite. — Il suffit, madame, que vous en fassiez les honneurs, pour qu'elle me convienne. Mais vous êtes Polonaise ? — Je porte le nom d'un Polonais, mais ne la suis pas ; je suis des en-

virons de Worms, et mes parens ont tous habité Strasbourg; mon époux, né en Pologne, était lieutenant dans le deuxième régiment de lanciers polonais; il fut tué à la bataille de Landshut. — Vous jouissez sans doute de la pension accordée aux veuves d'officiers morts au champ d'honneur? — Oui, sire, et les six cents francs de pension que je reçois sont mon unique ressource. — Pourquoi préférez-vous ce hameau, assez triste, à quelque jolie ville de France? — Votre Majesté saura qu'avec mes six cents francs de revenu, je fais ici ce que je ne ferais pas dans une grande ville; ajoutez que dans ce village, j'ai une bien douce amie, la baronne de Sumendorff, avec laquelle je restai quinze mois au couvent. —

Madame, il faut venir en France; vous êtes jeune et jolie, et sur-tout veuve d'un brave mort à mon service; je prendrai soin de votre fortune. Vous m'avez donné l'hospitalité aujourd'hui, hé bien, je vous donnerai un asile au Louvre. » L'offre était trop avantageuse pour être refusée. Madame Kutuzow, pénétrée de reconnaissance, ne me demanda que le tems nécessaire pour faire ses préparatifs et ses adieux.

On vint me dire qu'il fallait cinq grandes heures pour rétablir ma voiture. J'aurais volontiers donné un soufflet au faquin qui me donnait cette nouvelle, tant j'étais impatient d'arriver à Paris. Il fallut cependant me résigner à m'ennuyer cinq grandes heures. Il me vint une idée, ce fut d'obliger la jeune veuve à partager

ma voiture. Ce projet me parut délicieux. Une aussi jolie société pouvait me procurer d'agréables distractions. Le minois chiffonné, le nez en l'air et l'étourderie de madame Kutuzow, avaient déja fait leur effet. Ajoutez à cela le lieu, le hasard de la rencontre, et le besoin d'égayer ma position. Je communiquai mon projet à la jeune veuve. Elle eût bien des peines à y consentir; mais après avoir pesé les dangers attachés à un refus, et les avantages qu'il y aurait à me suivre, elle finit par céder à mes instances. Ses malles furent faites sur-le-champ, et son léger mobilier fut laissé, par reconnaissance, à la jeune villageoise qui l'avait servie. Madame la baronne de Sumendorff me fut présentée. Les deux dames se firent les plus tendres adieux en

promettant de s'écrire une fois par semaine. On vint enfin me dire que ma voiture était prête. Nous partîmes.

Depuis longtems je n'avais pressé une femme dans mes bras : jugez quels sentimens j'éprouvais à côté de la jolie Kutuzow. Il faisait froid. Les stors étaient fermés, et nous étions tapis, l'un et l'autre, dans la molle épaisseur des coussins de la voiture. Sous nos pieds étaient deux rouleaux de fer, rougis au feu et renfermés dans leurs boîtes. La circonstance et la nouveauté du local ajoutaient encore aux nombreux desirs dont j'étais obsédé. Ne sachant trop comment faire partager mes sentimens à ma compagne de voyage, je me rapprochai insensiblement d'elle, sous prétexte d'avoir froid.

« Vous n'avez pas chaud, ma belle amie, lui dis-je : donnez-moi vos jolies mains que je les réchauffe dans les miennes. » Madame Kutusow, incertaine et confuse, embarrassée de sa position, ne savait quelle figure faire et comment en agir avec moi. Je m'aperçus de son trouble. « Belle amie, lui dis-je en lui donnant un baiser, qu'elle n'eut pas le tems de refuser, d'où naît l'embarras que vous éprouvez : est-ce mon rang qui vous intimide? oubliez-le, ne voyez plus ici l'empereur des Français. En effet, il est disparu ; il a fait place à un mortel qui s'intéresse vivement à vous, à un homme enfin qui tomberait à vos genoux, s'il ne craignait de s'attirer votre haine. »

Une déclaration aussi brusque,

aussi peu prévue, bien loin d'enhardir la veuve, l'avait mise dans un état difficile à rendre. Ses belles joues se couvrirent de rouge, et son étourderie naturelle ne lui fut alors d'aucun secours. « Vous ne me répondez rien, charmante dame; ces aveux, que je n'ai pu retenir, vous auraient-il offensée ? serais-je assez malheureux pour vous avoir déplu? — Il est vrai, Sire, que je suis confuse de ce que je viens d'entendre. Je dois, sans doute, une pareille déclaration, plutôt à la galanterie de Votre Majesté, qu'à la sincérité d'un sentiment que je ne saurais vous inspirer. Mes faibles attraits, ne sont pas faits pour enchaîner le monarque d'une cour brillante et qui fourmille de jeunes beautés. — Vous ne vous rendez pas justice,

Madame ; vous êtes à ravir, et je me croirai le plus heureux des hommes si j'ai le bonheur de vous faire agréer mes hommages. — Sire, donnez moi le tems de réfléchir aux offres que vous me faites. Vous auriez de moi la plus mince opinion, si je cédais à vos premières instances. — Il en serait autrement, chère amie ; j'y trouverais l'assurance d'avoir intéressé votre cœur. Je n'aurais point à craindre que de froids calculs vous eussent engagée à recevoir mon amour. Ah belle Kutusow ! il est nuit, nous sommes seuls, vous êtes à mes côtés, je vous presse contre mon sein, j'aspire votre haleine, je vous adore, vous êtes émue, ah ! ne reculez pas l'instant d'un bonheur que je paierai du plus tendre amour. » Des baisers et de douces

entreprises, s'entremêlaient à mes prières. La belle m'opposait cependant toute la résistance dont elle était susceptible; mais que pouvait-elle faire? ma bouche déposait tantôt sur ses lèvres, tantôt sur son sein, des baisers de feu, de douces morsures. Le trouble de mes sens s'était communiqué aux siens. Le lieu, l'isolement, le silence et l'amour, tout était contre elle. Le cahos de la voiture nous tira l'un et l'autre d'une douce létargie.

Sitôt après mon arrivée à Paris, je chargeai Remuzat de loger ma nouvelle amante. Sous les rapports de l'amour, mon sort était à envier. Adoré de la jeune duchesse, me croyant chéri de madame Kutusow, je me partageais entre elles et mon auguste compagne.

Je réglais si sagement mes visites, que mes deux maîtresses ne s'aperçurent jamais qu'elles étaient rivales. Je n'aurais su dire laquelle des deux m'était la plus chère. La duchesse, douce, mélancolique, sensible, et paisiblement voluptueuse, me faisait passer les plus doux instans. La jeune veuve, d'une vivacité sans exemple, d'une étourderie délicieuse, d'un esprit original et piquant, me filait des jours charmans et des nuits plus belles encore. Cependant cette femme que j'aurais longtems honorée de mes caresses et soutenue de mes bienfaits; cette femme, dont l'étourderie et la vivacité semblaient l'exclure de toutes réflexions profondes et suivies; cette femme, dis-je, me trompait, ne m'aimait pas, faisait des remarques sur mon

gouvernement, sur mes conquêtes, sur mes ministres, et sur ma personne. Je la soupçonnais d'autant moins capable d'un pareil manége, que jamais elle n'avait en ma présence agité une question politique. Je lui savais même bon gré de cette insouciance. Que je me trompais ! les lettres suivantes en feront la preuve.

Je croyais bonnement que madame Kutusow ignorait qu'elle avait une rivale : j'étais dans l'erreur ; et trois jours après son arrivée à Paris, elle sut que la jeune duchesse avait mes hommages. Comme elle n'attachait d'autre prix à mon amitié que les avantages qu'elle en retirait, elle méprisa mon inconstance et ne s'en plaignit jamais. Néanmoins, je crois que son indifférence pour moi, et

l'insolence de sa correspondance, furent l'ouvrage de sa jalousie. Quoi qu'il en soit, voici ce qui me fit découvrir ses méchancetés.

J'étais un jour à sa toilette ; sur une console, étaient des papiers déchirés; je badinais machinalement avec un d'entr'eux; il était écrit en allemand. Tout à coup je distingue mon nom, Buonaparte, en toutes lettres ; ma curiosité fut piquée de trouver mon nom parmi des lignes allemandes. Je regardai l'autre côté du papier et je trouvai qu'il avait fait partie d'une lettre timbrée d'Erfurt, et adressée à madame Kutuzow. Je serrai soigneusement le chiffon, et sortis pour en ordonner la traduction. Voici ce qu'il contenait.

« Ce que tu nous dis de Buona-
« parte, chère amie, me paraîtrait

« incroyable si je ne te connaissais
« aussi bon juge que bon observa-
« teur. Je le crois comme toi, cet
« homme est apprécié trop haut;
« je m'étonne même que tu sois si
« longtems à lui; mais enfin, puis-
« que tu en as fait la faute, je te
« trouve fort sage de ne t'en retirer
« qu'au moment où tu n'auras plus
« besoin d'être coupable.

Nous t'embrassons sincèrement,

La baronne de SUMENDORFF.

Ce bout de lettre indiquait une correspondance suivie, dans laquelle madame Kutuzow me traitait sans doute fort cavalièrement. Il était du plus grand intérêt, pour moi, de connaître sa correspondance.

Rien n'était plus facile. Les lettres des deux amies furent ouvertes à

la poste et, fort adroitement re-cachetées, renvoyées à leur destination. Voici ce que ma coupable amante écrivait à madame de Sumendorff.

« Croirais-tu, chère baronne, que je n'ai pas le tems de m'ennuyer, quoiqu'éloignée de toi? Un célèbre original à débrouiller n'est pas peu de chose : tu sais de qui je parle. Tout en lui ressemble aujourd'hui aux effets de la bourse. Ses conceptions suivent le cours des évènemens. Ses revers et ses succès en Allemagne sont le thermomètre de ses décrets et de sa politique. Près de lui je ne m'endors plus qu'à l'ombre d'un grand homme, si toutefois il en fut un. Plus ses affaires vont mal, plus il périclite et prend de fausses mesures;

Si pour chaque faute qu'il fait par jour, il recevait seulement une chiquenaude, en trois semaines, il serait assommé. A l'exception de Regnault et deux ou trois autres, toujours de son avis, le cher homme n'écoute plus personne. Il y aurait maintenant beaucoup moins de danger à lui donner un coup de poing qu'un bon conseil. Depuis quelques jours il ne dort plus que quand il tombe en convulsion. Si je fais quelques bonnes folies, il rit comme un homme à qui on arrache une dent. Dernièrement il reçut des dépêches de Wilna. J'ignore ce qu'elles contenaient, mais je n'ai jamais vu taureau bondir avec plus de légèreté. Le parquet en a baissé de deux lignes. J'ai craint un moment qu'il ne me jetât par les fenêtres. « Ne

craignez rien, m'a-t-il dit, après avoir bu un grand verre d'eau, ne craignez rien, je vous aime. » Que dis-tu, baronne, de ce je vous aime là. S'il n'a pas porté jusqu'à mon cœur, ce qui l'a précédé m'a bien porté à la tête. Ce petit enfer fini, mon auguste amant m'a, contre son ordinaire, demandé si je recevais des lettres de toi, et ce que l'on disait des Français en Saxe. Ces sortes de chose, ai-je répondu, n'ont jamais fait le sujet de notre correspondance. Il n'en a pas demandé davantage. Il s'est ensuite retiré sans me dire adieu. Il n'y avait rien de sa faute; car dans l'état où il était alors, un adieu lui était impossible; il m'aurait plutôt envoyée au diable, quoiqu'en vérité je sois bien innocente de tout cela. Je crains pour

lui seulement qu'un beau jour, six à sept cent mille bayonnettes étrangères ne viennent à Paris le forcer de rompre avec moi, avec ma rivale, avec son auguste épouse, son fils, son trône et ses sujets; car, qui sait ce que peut maintenant éprouver une machine dont tous les rouages sont forcés? C'est alors, chère baronne, que j'irais te rejoindre pour ne plus te quitter. »

Elisabeth Kutusow.

Paris, ce 2 janvier 1813.

On peut juger si je fus en colère à la lecture de cette lettre. Tant d'ingratitude me parut impossible. Cependant je ne voulus point éclater tout de suite. Je fus assez maître de moi pour attendre une seconde

preuve de l'infamie de Kutusow. Que de plaisirs je me préparais ! Je voulais couvrir de honte la coupable, lui reprocher son crime, la dépouiller de tous mes bienfaits et la faire traîner ensuite à la Salpêtrière pour le reste de ses jours. J'eus le courage de ne point la priver de mes caresses pour ne point éveiller ses soupçons. Je la détestais de toutes les forces de mon âme, et cependant j'étais assez fortement constitué pour la presser aussi vivement sur mon cœur que l'amante la plus chérie ; et le même cœur qu'elle faisait battre d'amour, recelait l'idée de sa perte et de son châtiment. Enfin, le 26 juin 1813, on me remit cette nouvelle lettre de Kutusow à son amie.

« Si j'ai reculé si longtems à

t'écrire, chère baronne, c'est que la foule des évènemens qui se succèdent avec une incroyable rapidité, me rendait indécise sur le choix des tableaux. Je ne sais pas même encore si je dois me plaindre ou me louer de ce qui se passe. D'un côté, je vois un trône aux trois quarts ébranlé; et sur ce trône, sont mon amant et ma fortune. D'une autre part, je vois un monarque qui mérite bien de ne l'être plus, pour vouloir trop impérieusement l'être; il n'a réellement plus de caractère que dans ce défaut de caractère; et certes, il perdra la partie pour vouloir garder trop de cartes. Il dit que ses ennemis lui briseront plutôt le vase de la toute puissance entre les mains, que de leur permettre d'y poser seulement

les lèvres : ceci suppose qu'il se fera casser la tête avant de céder. Néanmoins, je crois le contraire ; et s'il meurt, ce sera de vouloir trop vivre. Nous avons ici deux pauvres rois de sa façon, qui ne le sont plus de la façon des autres ; ils regrettent peu ce qu'ils ont perdu ; et si leur querelleur de frère ne les jetait à la tête des événemens, ces bonnes gens vivraient en paix avec quelques millions qu'il ont prélevés sur la caisse de l'Europe. Si le soleil de la victoire fait fondre ces princes et ces princesses de neige, je m'attends à la plus grande débacle dont l'histoire fasse mention ; la raison en est, que de mémoire d'homme, on n'a vu de petits gouvernés se faire des sujets, des cours et des trônes. Je ne conseillerai pas à La-

cretelle, d'écrire l'histoire de ces princes tombés ; ce sujet appartient aux tailleurs des uns et aux couturières des autres, bien entendu que leurs nourrices feront les remarques et rédigeront les notes ; ce sera le seul moyen d'avoir des détails vrais et proportionnés à la naissance des illustres. Quoi qu'il en soit, le capitaine ne désespère de rien ; il vient de demander au Sénat trois cent mille petits garçons pour remplacer les hommes qu'il a perdus. Regnault, toujours le premier sujet du meilleur des princes, s'est encore chargé de cette demande. Ce brave homme n'a pas de plus riche propriété que les fureurs et les revers de son maître: aussi travaille-t-il en ami. Cependant on lui a demandé des titres. Il a tout de suite exhibé l'extrait

mortuaire de la grande armée ; le tout dûment légalisé et paraphé par l'empereur. Contre une pièce aussi authentique, il n'était plus d'objections à faire : aussi le demandeur a-t-il tout obtenu. Mon doux seigneur vient de donner une preuve d'équité dont il a été félicité par tous les corps de l'état. Il a ordonné que tous les Français feraient, dans la huitaine, la déclaration de ce qu'ils avaient d'argent monnayé, afin de ne leur en prendre que proportionnellement à leur avoir, et de ne point commettre d'injustice dans la répartition des sommes exigées. On ne saurait être plus équitable. Sa douce humanité vient de s'étendre encore sur les ouvriers privés de travaux. Ces pauvres diables seraient obligés de faire une campagne dans les filets de Saint-Cloud, si, favo-

risés par la nouvelle levée, ils n'avaient la douce consolation d'aller se faire broyer par un boulet pour les écus d'un conscrit plus riche, qui ne recule alors que pour tomber plus tard. Cependant il fait encore mettre des pierres sur des pierres; et bientôt Paris aura un grenier d'abondance pour les ennemis qui viendront l'occuper. Je suis toujours bien avec le prince et seigneur : je crois seulement qu'il se dispose à rejoindre ses troupes pour les quitter à la manière accoutumée; heureusement que les plaines de la Champagne ne sont pas aussi loin que les déserts de Smolenka. Adieu, baronne, je touche du doigt à quelque chose qui me rapprochera de toi. Tu sais si je t'embrasserai de bon cœur. »

ELISABETH KUTUSOW.

Je demande maintenant à l'homme le moins avide de vengeance, s'il était possible à monarque vivant de pardonner de pareilles insultes. Eût-elle dit vrai, la coupable Elisabeth serait toujours la dernière des créatures en tenant un pareil langage sur mon compte. J'en appelle à mes plus grands ennemis; celle qui reposait journellement sur mon cœur, celle que j'avais chargée de bienfaits, devait-elle ainsi me traiter? Anne de Boulen, Jeanne Gray, eurent-elles une centième partie de ces torts? et cependant ces deux infortunées périrent sous le cimeterre d'un bourreau. Henri VIII fut un amant barbare, et je n'aurais été que juste, si j'avais, de mes propres mains, égorgé, déchiré la perfide Kutuzow.

Moins cruel que ne le comportait

cette sanglante injure, je me bornai à faire saisir la coupable, la priver de sa liberté et de ce qu'elle possédait; j'écrivis sur-le-champ au ministre de la police : « Sitôt le présent reçu, vous vous transporterez au Louvre, chez la dame Kutuzow; les scellés seront mis sur tout ce qui lui appartient, sans exception; vous ne lui laisserez prendre ni linge, ni vêtemens; vous la conduirez à la prison de Saint-Lazarre; là, vous la ferez tondre en votre présence, elle prendra les habits de la maison, elle sera mise ensuite au cachot, au pain et à l'eau, jusqu'à nouveaux ordres. Toutes ces circonstances sont de rigueur.. »

L'EMPEREUR.

Savary se présente chez la belle : « Elle est sortie, répond un domes-

tique.—Savez-vous où elle est allée? —Je l'ignore : je sais seulement qu'elle doit rentrer sous peu. » Savary procède à l'apposition des scellés en attendant sa proie. Mad. Kutuzow avait une fille nommée Bruger qui lui était fort attachée : voyant que l'on apposait les scellés, elle se glisse dans le cabinet de sa maîtresse, enlève subtilement son argent, ses bijoux, et sur-tout un riche écrin que je lui avais donné. Savary ne s'aperçut de rien, et la Bruger disparut. Cette fille, sans doute plus instruite que ses camarades, courut trouver sa maîtresse chez mad. Despeaux, lui remit son or et ses bijoux, après l'avoir instruite de tout ce qui se passait chez elle : madame Kutuzow ne perdit pas une minute, et une heure après, elle et sa fidèle

suivante étaient dans une bonne chaise de poste et, ventre à terre, sur la route de Flandres. Savary et les siens perdirent huit grandes heures à attendre la coupable au logis, et, le surlendemain, elle était à Francfort, occupé alors par les armées alliées. Jamais évasion ne m'a fait plus de peine; peu s'en fallut que, dans ma colère, je ne fisse mettre le ministre au cachot; mais la situation de mes affaires me fit réfléchir qu'un pareil homme pouvait m'être d'un grand secours. Il fut pardonné, et je remis à d'autres tems la punition d'une femme qui m'avait sensiblement outragé.

Lecteurs, c'est à cette femme que finissent mes amours secrettes; je ne vous ai point décrit quelques petites incursions faites chez les

femmes de la princesse Borghèse ; de la duchesse de Piombino et autres ; ce furent des vols faits à la hâte et dénués d'intérêts. Il ne me reste plus qu'à vous donner la clé de ma chute. Je dois cet aveu à l'Europe ; je ferai rougir cette foule de grimauds qui se cassent la tête à chercher les causes premières de ma défaite. Français, cette cause première n'est point dans toute l'Europe conjurée contre moi. Cette réunion, de toutes les puissances contre ma couronne, n'est que le fruit de la vengeance d'une femme que j'idolâtrai. A ces mots, lecteur, souviens-toi de Fanny-Dorothée Gebewort ; souviens-toi qu'elle avait pris copie de cette liste fameuse où se trouvaient les noms de cette foule d'hommes de tous rangs et de tous

pays, de ces hommes qui m'avaient vendu les secrets de leurs cabinets, et travaillé le succès de mes vastes desseins; de ces hommes que je voulais démasquer aux yeux de l'Europe, après en avoir rendu les souverains mes tributaires.

Ce fut au commencement de 1812, que la perfide Gebewortt mit la première main à l'œuvre de ma ruine. Toutes les victimes désignées sur la fatale liste, furent secrètement averties des dangers qui les menaçaient. Le systême fédéral de l'Europe prit alors une autre forme, et beaucoup plus de solidité. Du péril personnel de certains ministres et autres personnages, naquit le salut de l'Allemagne; l'intérêt isolé fit ce que celui de la patrie n'avait pu faire; les cabinets, les ministres, les di-

plomates oublièrent leurs divisions intestines, se réunirent d'esprit et d'action, et n'eurent plus qu'un seul sentiment, celui de m'écraser.

La ruse vint à l'appui de eu r ensemble. Et les traités offensifs et défensifs conclus avec la Prusse et l'Autriche, sont le plus dangereux piége qui me fût jamais préparé. Sans ces malheureux traités, je ne me serais point appuyé des forces qu'ils mettaient à ma disposition; je n'aurais pas traité aussi légèrement l'expédition de Moscou, enfin je n'aurais pas engouffré dans les déserts de la Russie la plus belle armée que jamais souverain ait commandée. C'était là où m'attendaient de faux alliés, pour ensuite faire cause commune contre moi. Le nombre, les élémens et la trahison,

les ont servis plus que le courage et le génie des combats. Je vais peut-être m'éloigner des heureux climats qui, pendant quinze ans, reçurent mes lois. Si l'Europe, si mes propres sujets étaient sages et se respectaient, l'une et les autres se garderaient bien de se prononcer sur mon caractère, mon génie, mes qualités et mes vices. De pareilles solutions n'appartiennent qu'à l'être qui me créa. Quant à mes sensations et mes intrigues amoureuses, imbécille qui m'en fait un crime.

Les distractions qu'ils firent naître servirent, plus qu'on ne croit, la cause de l'Europe et celle de l'humanité. Au milieu de ces égaremens domestiques, qui ne peut admirer l'art avec lequel j'ai su dérober au monde entier les élans d'un tempé-

rament de feu ? On me croyait le plus continent des hommes, et j'en étais le plus dévoré de desirs. Il n'est qu'une seule victime de mes transports amoureux ; et cette victime, c'est moi. Ma faiblesse envers Gebewortt a décidé ma chute. Cruelle et barbare amante ! avant de me voir partir pour un autre hémisphère, elle voulut me faire connaître la main qui m'avait frappé ; le 28 juillet 1815, le major Hill me remit le billet suivant :

« Buonaparte n'est donc plus qu'un homme ; s'il est tombé, je suis vengée. Je m'étais donnée toute à toi, et tu m'as frappée ! sous ta main féroce, le sang a jailli de mes traits ! Ta chute seule et ton opprobre pouvaient completter ma vengeance. Ecoute : ta main avait tracé une

liste; c'est assez t'en dire. Cette liste, je l'ai vue, et j'en ai pris copie; toutes tes victimes ont été secrettement informées de tes projets : elles se sont réunies; elles t'ont écrasé. Maintenant, si tu ne sais pas mourir, souffre. »

FANNY-DOROTHÉE GEBEWORT.

Non, tigre femelle, je ne veux pas mourir. Je ne soffrirai pas non plus; je rêverai vengeance.

Fin des Amours Secrettes.

PRÉCIS DES AMOURS SECRETTES

DE MADAME

CAROLINE MURAT,

Née BUONAPARTE.

En donnant au public les Amours secrettes de Napoléon Buonaparte, j'ai cru devoir y joindre un léger précis des galanteries de sa sœur, ex-reine de Naples. Je ne dissimule pas que, dans cette entreprise, il est des dangers auxquels je n'échapperai pas. Premièrement, on m'accusera de partialité en faveur de madame Murat, parce que je ne rejeterai point les horreurs que la haine et la calomnie ont répandues sur son compte. J'ai consulté bien des per-

sonnes qui furent longtems attachées à cette dame, quelques-unes d'entre elles étaient même de ses ennemis, et cependant elles ont toujours persisté à nier que madame Murat fût coupable des infamies qu'on lui prête ; et sur-tout elles l'ont justifiée d'un triple inceste. Préférant ainsi la vérité à l'imposture, ce sera d'après les notes des témoins oculaires, que je tracerai ce léger croquis.

Il est prouvé que tous les Buonapartes sont invinciblement entraînés vers le sexe. Ce penchant à l'amour est inhérent à la constitution physique de cette famille, et les pères et les mères, et les frères et les sœurs donnèrent, à plusieurs époques, des preuves de leur attachement au culte de la volupté. Charles Buonaparte,

père de Napoléon, avait à peine treize ans, que, dans un voyage qu'il fit à Gênes, il séduisit une demoiselle nommée Larding; il en eût une fille dont la naissance coûta la vie à la mère. L'année d'après, il fit connaissance à Livourne de mademoiselle Lætitia. Depuis deux ans, il partageait son lit, lorsqu'un frère de la jeune fille contraignit son amant à l'épouser : les enfans ressemblèrent à leurs parens, et la volupté n'eut pas de plus ardens prosélytes.

A la suite des révolutions corses, madame Lætitia, veuve alors, vint s'établir à Marseille avec sa nombreuse famille. Caroline, la plus jeune de ses filles, avait à peine treize ans, qu'une maladie faillit la mettre au tombeau; le danger fut d'autant plus pressant, que les mé-

decins traitèrent la malade en sens inverse de son mal. Il appartenait à l'amour d'arracher un secret que la jeune Caroline n'avait jamais osé découvrir à personne.

Entre les médecins qui la visitaient, était un sieur Pruitt, dont le fils suivait toutes les cures. Ce jeune homme, plus clairvoyant sans doute que tous les Purgons de Marseille, crut découvrir que le mal provenait de quelques écarts de l'imagination de sa malade. Caroline était jolie et n'avait que treize ans ; en fallait-il plus pour intéresser vivement un jeune élève d'Hippocrate? Doué lui-même d'une très-jolie figure, il s'était plus d'une fois aperçu que la malade arrêtait complaisamment ses regards sur lui. Caroline éprouvait des tremblemens dans tous les mem-

bres; elle ne pouvait se tenir debout, son teint était terne; elle était en proie à des faiblesses et à des maux de reins continuels. Le jeune médecin en conclut que des excès solitaires avaient produit cet état de souffrances; mais, craignant de se tromper, il voulut obtenir de la malade un aveu de sa faute. La tâche était difficile; il ne pouvait se déguiser qu'une fille de treize ans avouerait difficilement à un jeune homme de dix-sept des erreurs humiliantes, une espèce de suicide frappé du cachet de la turpitude : cependant, il entreprit d'obtenir cet aveu. Un matin qu'il était seul à côté de la malade, il eut la hardiesse de s'en expliquer : « Mademoiselle, lui dit-il, vous m'avez inspiré le plus vif intérêt; ainsi donc, j'ai le courage de vous

annoncer que vous n'avez pas quinze jours à vivre si, me refusant un aveu, je ne puis me décider sur le traitement, qui, dans ce même espace de quinze jours, peut vous rendre la vie et la santé : je suis jeune aussi; peut-être ai-je, comme vous, cédé aux mouvemens d'une nature exaltée; vos secrets seront dans mon cœur, et jamais ils n'en sortiront. » Caroline, étourdie d'une pareille apostrophe, crut lire, dans les regards de celui qui la lui faisait, le pardon d'un crime peut-être involontaire. D'abondantes larmes et un serrement de main fut toute sa réponse : un aveu détaillé en aurait moins dit. Le sensible médecin mit tout en usage pour fermer la tombe sous les pas de sa jeune malade; il y réussit : deux mois suffirent pour effacer les traces

d'un égarement solitaire et meurtrier.

Pruitt qui, pendant deux mois, fut au chevet de sa malade, n'avait pu se défendre d'un sentiment bien naturel à son âge. Caroline devint l'objet de tous ses vœux, et celle-ci ne connut plus, dans le monde, personne qu'elle aimât plus que le jeune homme qui l'avait arrachée au trépas. Le don secret de sa personne, fut la douce récompense du jeune médecin. Depuis quinze mois, Caroline était la plus heureuse des amantes; elle embellissait et croissait à vue d'œil; son jeune ami l'idolâtrait, et bientôt M. Pruitt père en fit la demande à madame Lætitia. Les parties se convenaient; elles allaient être heureuses, lorsqu'une mort prématurée vint enlever le jeune futur. Caroline faillit en mourir et, cinq mois

après, M. Deguerle la vit pleurer sur la tombe de ce premier ami de sa jeunesse. Ames sensibles et désintéressées, noble portion de l'humanité, vous direz avec moi : si Caroline ne fut point vertueuse alors, c'est que, trop faible pour l'être, elle se jetta dans les bras de la nature, sans réfléchir qu'elle peut nous égarer.

Quelque tems après, Buonaparte était parvenu au comble des honneurs. Sa famille alors l'entourait. Egoïste sous tous les rapports, et tandis qu'il se gorgeait de voluptés, il était d'une sévérité sans égale sur les mœurs de ses sœurs. Caroline était celle dont il se méfiait le plus, et néanmoins ce fut elle qui le trompa le mieux. Douée d'un tempéramment de feu qui ne la laissait respirer ni le jour, ni la nuit, sa

vie était un supplice continuel. J'ai vu dans la maison de madame Leclerc, belle mère de la sœur de Buonaparte, depuis princesse Borghèse, une lettre que Caroline écrivait à cette dernière. En voici un passage : « Que m'importe mon frère ! il ne sait pas ce que je suis, ce que je sens. Si, comme toi, ma chère sœur, je n'ai bientôt un époux, je ferai des sottises ou tomberai malade. J'ai des épingles dans le sang et ne dors plus. » Ces phrases font tableau, et rien ne peint mieux le personnage. J'ignore si madame Leclerc en fit part à Buonaparte ; mais le sort de Caroline ne changeait pas, si elle ne se fût chargée d'y apporter elle-même quelques changemens.

Caroline avait pour amie une demoiselle Souza qui, de son côté,

avait pour amant un des aides-de-camp de Buonaparte, le jeune L....uée, mort depuis en Allemagne. Ces amans éprouvaient beaucoup de difficultés à se trouver en tête à tête. La bonne Caroline prit sur elle de leur ménager un rendez-vous dans sa chambre. Guille, un de ses domestiques les introduisait l'un et l'autre. Malheureusement, la confiante Souza fut trop expansive. Elle fit à Caroline un tableau si énergique des plaisirs qu'elle trouvait sur le sein de son amant, que la confidente déja dévorée de desirs, devint tout à coup jalouse du bonheur de son amie. Les amans avaient laissé percer le desir de passer une nuit l'un à côté de l'autre. Caroline, qui déja projetait quelque chose, leur offrit le cabinet de sa femme de chambre

à condition qu'ils n'y auraient point de lumière, qu'ils y viendraient l'un après l'autre, et sur-tout qu'ils ne proféreraient pas un seul mot, attendu que la chambre à coucher de sa sœur Pauline était adossée au cabinet. Je laisse à penser si les amans acceptèrent. Jour fut pris pour le surlendemain. Le but de Caroline était d'éloigner son amie du rendez-vous, et d'y prendre sa place. Le hasard voulut que Pauline allât passer huit jours à Villiers. Caroline ne perd pas de tems, va trouver sa sœur, et lui dit : « rends-moi un service, petite sœur; tu sais combien L...uée aime la Souza ; hé bien! ils m'ont attendrie, et j'ai eu la faiblesse de leur permettre de se voir cette nuit chez moi. Je sens combien je me suis manquée

à moi-même, et je veux rompre ce tête à tête, sans qu'il paraisse que cela vienne de moi. Tu pars pour Villiers, demande que Souza t'y accompagne; garde-la tout le tems que tu y seras, et conséquemment mon étourderie sera réparée. »

Pauline fit ce que sa sœur lui demandait. Souza ne put se refuser au desir de la sœur du premier consul: elle pria seulement Caroline de l'excuser auprès de son amant. Le lit que devait occuper la jeune Souza, le fut donc par sa rivale. Le jeune homme fut exact au rendez-vous; bientôt il fut sur le sein de celle qu'il croyait son amante. Mais un de ses amis, de qui je tiens ces détails, m'a dit que L...uée ne fut pas dix minutes dans l'erreur. Caroline avait la peau in-

finiment plus douce, l'haleine plus suave, le sein plus dur et mieux placé, et sur-tout les formes plus belles que la Souza. En habile homme, il feignit pendant cinq nuits, d'être dans l'erreur; las enfin de cette contrainte, il fit connaître à Caroline qu'il connaissait toute l'étendue de son bonheur. Celle-ci ne lui sut pas mauvais gré de sa feinte, à condition qu'il romprait sur-le-champ avec la Souza; et c'est ce qu'il fit. Une femme trahie y voit double, où les autres n'y voient rien. La Souza découvrit toute la supercherie, et résolut de s'en venger. Elle eut l'adresse d'instruire Buonaparte des intrigues de sa sœur. Il fulmina contre l'insolent qui osait porter atteinte à la famille consulaire. Cependant ma-

dame Lætitia ayant fait entendre à son fils qu'un éclat, en pareil cas, serait une inconséquence, il fut résolu que l'on marierait Caroline au plus vîte : quant à l'aide-de-camp, il reçut l'ordre de rejoindre le corps d'armée.

Il était peu de généraux alors auxquels Buonaparte eût plus d'obligations qu'à Murat. En Italie, en Egypte, à l'affaire du 18 brumaire, ce général avait presque toujours été son bras droit. Ce fut pour le récompenser de tant de services, qu'il le choisit pour mettre à couvert l'honneur de sa maison, en lui faisant épouser la jeune et belle Caroline. Murat, au moins aussi ambitieux que le consul, aperçut dans cette alliance, une immense fortune, et peut-être quelque chose de

plus. Cependant, il fut sur le point de refuser la sœur du futur monarque, parce qu'il aimait alors, dans le Querci, une demoiselle fort belle et très-riche. Il ne fallut rien moins pour le décider, que les brillantes promesses du premier consul. M. de Guerchin a même écrit, qu'à cette époque, Buonaparte fit part à Murat des projets qu'il avait, non-seulement sur le trône des Français, mais encore sur ceux d'une partie de l'Europe ; et qu'il lui fit entendre qu'un jour, il ne serait pas impossible, que lui Murat, devînt monarque à son tour. La perspective d'une immense richesse et d'un trône, fait passer sur bien des choses. La main de Caroline fut acceptée. Cette belle fut enchantée de l'époux qui lui était destiné.

Murat est un fort bel homme et très-bien découplé Sa tête est d'un beau dessin ; et si nous ne connaissions son origine, nous le croirions un grand seigneur, tant il a bien su en saisir les airs à force de les singer.

La jeune sœur de Buonaparte, emportée malgré elle vers des plaisirs nécessaires à son repos, pouvait sans doute fonder de grandes espérances sur un époux taillé comme le héros du Quercy, que Buonaparte, lui-même, avait surnommé le beau sabreur. Aussi, quelle vérité, quelle richesse d'expressions dans les remercîmens qu'elle fit à son frère, lorsqu'il lui signifia de se préparer à cet hymen ! Le voyageur, brûlé par la soif, ne remercie pas plus ardemment le villageois

qui lui indique une source d'eau vive. Femmes qui ressemblez à madame Murat, que je vous plains ! Haletante des combats que vous avez soutenus, des efforts que vous avez faits pour repousser les attaques, sans cesse renaissantes, d'un tempérament voluptueux, le vulgaire imbécile, injuste et cruel, ne vous tiendra compte de rien : si vous cédez, ne pouvant plus combattre, il vous proclamera coupables. D'irrésistibles besoins seront de la luxure, et des faiblesses forcées, de l'impudicité. Femmes infortunées ! si le dieu qui vous créa était aussi rigide, il serait coupable envers vous ; pourquoi vous fit-il ainsi? L'hyménée de Caroline Buonaparte avec Joachim Murat, fut célébrée avec la pompe bien naturelle à des gens qui

n'étaient point nés pour s'épouser avec tant de fracas. Sur le front de la jeune épouse se lisaient, en traits de feu, les douces espérances d'une belle que talonne vivement le desir. Oh! que de bien bon cœur elle eût remercié les convives, abandonné le festin aux valets, et le vin aux musiciens, pour aller délicieusement s'endormir sur le sein de son brillant époux! Ses tendres vœux furent enfin exaucés, et le couple fut conduit dans la chambre nuptiale. J'ignore si l'amour fit généreusement les frais de cette première nuit; mais le fripon en avait laissé, le lendemain, de fortes traces dans toute la personne de la jeune Murat. A l'air de bonheur qui régnait dans tous ses traits, quel homme aurait cru qu'un jour Murat partagerait

avec autant d'honnêtes gens, qui ne s'en vantent pas, les petits désagrémens attachés à la qualité d'époux? Oh ! fragilité des choses humaines! cette Caroline, si contente, si bien pourvue en apparence, cède à la fougue de son tempérament, et donne un coup de canif dans le contrat. Ex-reine, je t'absous, si ton jeune époux, riche en beaux dehors, mais pauvre d'effets, n'a point su éteindre le volcan de tes desirs avec les pluies de la volupté.

Nous étions dans la saison des jours gras. Lucien donnait un bal masqué; madame Murat y parut en domino blanc. L'assemblée était brillante; mais ce qui s'y faisait remarquer le plus, par la légèreté de sa danse, l'aisance de ses manières et la beauté de ses formes, très-bien dessinées,

sous le costume d'un villageois des environs de Lausane, c'était le jeune Fla....t, fils d'un grand seigneur, plus que millionnaire. Il est vrai que cet enfant de l'amour avait tout ce qu'il faut pour en inspirer. La trop sensible Caroline ne put résister à tant de charmes. Les belles proportions de son époux disparurent à l'aspect des beautés du jeune danseur. Les plus douces avances lui furent faites ; il y repondit tendrement sans néanmoins savoir la qualité du domino qui les lui faisait. Un rendez-vous lui fut adroitement ménagé dans une petite maison, réduit et témoin délicieux des plus aimables tête à tête. Buonaparte était alors empereur ; jugez combien le jeune Fla...t fut agréablement surpris de reconnaître, dans sa jolie

conquête, la sœur d'un monarque et l'épouse du grand duc de Berg. L'excès de sa bonne fortune vint ajouter à sa bonne mine. Caroline s'applaudissait de son choix ; ce fut bien autre chose, lorsque pressée à diverses reprises dans les bras de son amant, elle eut acquis la douce certitude qu'il joignait à la beauté un mérite beaucoup plus réel ; mérite qui, chez les belles, fait aisément excuser la laideur. Depuis cet époque, le jeune Fla...t fut l'ami de cœur de la jeune duchesse ; j'ignore s'il la suivit à la cour de Naples : j'attends que le calme soit rétabli dans ces contrées ; alors je ferai les plus grandes recherches pour savoir si madame Murat n'a pas trouvé quelque jeune Napolitain digne de son estime et de sa tendresse ; je me

ferai alors un sensible plaisir de prouver que les douces erreurs de cette aimable femme sont plutôt les effets d'un sang originairement voluptueux, que les égaremens d'un cœur sans principes. Quoi qu'il en soit, plût à Dieu que son frère n'eût point d'autres torts à se reprocher!

Fin du quatrième et dernier Volume.